

Les Cistudes de la Lande Perdue



Marc Etxeberria-Lanz

Ces petites tortues d'eau douce vont accompagner la longue enquête de Julien Hélias, ce journaliste récemment recruté par Juan Gonzalo.

Elles vont même baliser les voies internationales de la paix de Taipei à Biriatoú en passant par Guernica pour permettre à Julien d'essayer de comprendre aujourd'hui l'histoire de ces paisibles chemins de l'absurdité guerrière.

Après avoir dénoué les racines espagnoles des Laruna, reconstitué l'histoire dramatique de deux enfants, Telesforo et Andoni chassés de la rue des Douanes à Irun, après une respiration historique bienvenue en Martinique, Juan Gonzalo envoie ce jeune journaliste étudier en Asie de drôles de rhizomes auprès de ce voyageur de l'histoire du Tout-monde, Kepa.

Un sacré périple qui bouclera 80 ans de tourments qui vont du Gipuzkoa en 1936, en passant par Gernika en 1937 pour arriver en pleine guerre mondiale.

Julien étudiera ainsi l'inconnu des totalitarismes cachés par la propagande imbécile. Des reportages de l'histoire de l'humanité massacrée mais toujours debout pour un jeune journaliste débutant, ça décoiffe !

Première partie

Taiwan

Le grand saut dans l'inconnu ...

Un rapide retour sur un passé douloureux s'impose pour comprendre cette inespérée ouverture sur la vraie vie.

Hier, je n'étais qu'une banalité de base soumis à la brillance intellectuelle de ma compagne d'alors. Aujourd'hui, je suis devenu un journaliste d'investigation répondant au nom patronymique d'Hélias.

Mais appelez-moi Julien, ça sera plus simple !

La tragédie que j'ai vécue, a tout fait basculer dans l'incertitude d'un vide abyssal sans retour. Elle s'est déroulée, il y a déjà deux ans dans un gîte perdu au-dessus de Meymac en Corrèze. Tout a commencé lorsqu'un combat furieux s'est engagé entre une innocente pipistrelle et une imbuvable philosophe.

Je m'explique : nous étions alors en vacances avec ma compagne d'alors, Adèle de Belzunces, une brillante professeure de gauche, disons de gauche comme pensent l'être ces intellectuels qui ne connaissent pas la définition des choses ordinaires de la vie, la simplicité, la générosité et le respect de l'autre. Bref, à l'instant où cette intellectuelle castratrice allait reposer son brillant cerveau, mis en surchauffe à cause d'une année scolaire difficile, j'avais bêtement allumé la lumière pour lire un magazine avant de dormir.

Jusque-là rien d'extraordinaire sauf que même à mille mètres d'altitude, nous dormions la fenêtre grande ouverte. Et là une pipistrelle voyou s'est alors invitée dans notre chambre sans demander notre autorisation.

Cette intrusion sauvage a alors perturbé Adèle qui m'a ordonné de la chasser sur le champ. Or comme il m'était impossible de lutter contre un radar aussi puissant, je me suis saisi d'un des deux oreillers, comme si des moulinets désordonnés pouvaient avoir une quelconque influence sur le vol bruyant de la chauve-souris. Ma maladresse congénitale a ensuite fait le reste !

J'ai explosé l'ampoule du plafonnier et le noir de la nuit revenu, la pipistrelle a fini par sortir de la pièce. Et sans demander son reste, la Philosophe a pris la tangente dès le lendemain de cet incident. Par chance, quelques jours plus tard, je rencontrais Noémie que j'avais immédiatement baptisé la Pipistrelle à la suite de l'incident de la veille.

Pour aller vite, cette rencontre hasardeuse allait bouleverser nos deux vies. Bien sûr, j'avais consigné tous ces événements dans un journal que je passe bien volontiers à tous mes amis qui ne s'expliquent pas ce changement de cap. Et puis il a fallu une anonyme fête de village pour que Noémie, la petite femme de service de l'institution nationale, rendue malheureuse par un compagnon alcoolique et violent, ne m'invite à danser pour que la tendance s'inverse.

La suite s'est alors transformée en un presque conte de fées pour ma cendrillon corrézienne et pour l'ancien commando, serviteur par obligation de l'armée française, conséquence d'une gabegie familiale, devenu à la sortie de sa pénitence, commercial par inadvertance.

Cette incroyable aventure née d'une rencontre de fracassés de la vie, se poursuit encore de nos jours parce que nos respirations sont venues s'inscrire dans la courbe de la normalité vitale en chassant l'épreuve complexe de l'ordinaire du quotidien.

Pour résumer, j'ai alors quitté mon travail, domaine dans lequel j'excellais, en ayant pris le soin au cours de ces années de galère de constituer en secret un véritable trésor de guerre qui avait échappé au fameux désintérêt proclamé pour la chose aux yeux de la brillance intellectuelle. Aujourd'hui, je suis un journaliste débutant au service d'un groupe de presse régional dirigé par un ancien gauchiste - c'est lui qui me l'avait précisé - Juan Gonzalo !

Quant à la transparente Noémie aux yeux des personnes qui ne vivent que par procuration, et admirent les paillettes des femmes et des hommes qui illuminent la cathodique franchouillarde, elle est devenue une étonnante gestionnaire de gîtes de vacances de la *Lande Perdue* !

En achetant puis en développant ce concept après la dite épidémie dans ce coin encore non colonisé des Landes, nous avons hérité avec la ferme, d'une vieille cabane de pêcheurs au bord d'un lac d'une pureté à vous couper le souffle.

Nous avons acquis cet ensemble pour une bouchée de pain à un vieux militant socialiste Marcel, un " blumiste " de 1936 ou un " néo-jaurésien " de 1981. Vente supervisée par son associé politique du temps de l'Union de la Gauche, toujours membre du parti communiste, Victor, devenu depuis notre adorable voisin !

La cistude ou la vie ?

Pour ne pas encombrer les récits qui me servirent à rédiger mes premiers articles dans le magazine de Juan, j'avais listé ces évènements majeurs qui avaient inversé notre trajectoire en insistant sur le dernier. Car cette toute première rencontre avec cette petite tortue qui allait bouleverser ma façon de penser la vie.

A fait, c'est quoi une cistude ?

Une adorable tortue d'eau douce qui colonise les rives du courant landais ! J'en avais presque terminé avec le tour du lac de la cabane du pêcheur de Marcel ou de Victor, lorsque j'aperçus au loin, une chose informelle posée sur un bout de bois à la jonction du déversoir du canal.

On aurait dit une espèce de soucoupe volante quadrillée, mais comme j'étais incapable de définir sa nature, animal ou couvercle de bassine, je zoomais avec mon appareil photo.

La chose ne bougeait toujours pas. Intrigué, je m'approchai délicatement pour découvrir que la belle inconnue était une simple tortue d'eau douce. Ses yeux étant bien fermés, dormait-elle ou était-elle morte ?

J'espérais secrètement qu'elle prenne un bain de soleil car ses couleurs étaient magnifiques. Je la mitraillai pour ne pas perdre une miette de cette découverte. Mais lorsque je me suis trop approché pour vérifier son état réel, elle a plongé dans l'eau brunâtre pour se mettre à l'abri.

Deux jours plus tard, j'avais rendez-vous avec les Gonzalo, Elsa et Juan. J'attendais mon nouveau patron à l'endroit convenu. Comme à son habitude, Juan était en retard. Heureusement la vitrine alléchante de la librairie incitait les béotiens de mon espèce à franchir le pas.

Et comme il n'était pas toujours pas en vue, je poussai la porte de ces lieux magiques qui m'avaient toujours porté chance dans une vie antérieure, la dernière se trouvant à Meymac.

Je commençai à fureter dans des rayons ciblés, histoire, policier, romans, régional. Soudain, une pile de livres de poche de la célèbre Annie Ernaux attira mon attention.

Je l'avais vue à la télévision, lorsqu'elle avait reçu le prix Nobel de littérature en 2022. Mieux, certains de mes collègues l'avaient même fréquentée lorsqu'ils travaillaient à Cergy-Pontoise.

Pour être tout à fait honnête, ils l'avaient plus croisée que côtoyée dans le centre commercial des Trois Fontaines. Avant que je ne quitte Paris, ils m'avaient raconté qu'elle avait décrit très précisément cet endroit dans un livre.

Ne me souvenant plus du titre, je le cherchais dans la pile mais je fus incapable de le repérer même en consultant les quatrièmes de couverture. Alors plutôt que de passer pour un ignorant, je me dirigeai tranquillement vers la jeune libraire au sourire angélique :

« Re-bonjour madame, pouvez-vous me dire s'il vous plaît quel livre d'Annie Ernaux correspond au fameux centre commercial des Trois Fontaines ? »

Sans aucune hésitation, la jeune libraire fit le tour de son comptoir et me rejoignit dans la salle. Là, elle retira le dernier livre de la pile et me le tendit. Il s'agissait du livre dont le titre alambiqué était le suivant : *Regarde les lumières mon amour*.

Puis sans dire un mot, elle retourna à sa place derrière le comptoir. Après un autre tour d'horizon des différentes salles, je me dirigeai vers les caisses lorsque Juan poussa enfin la porte de la librairie. Il commença son numéro habituel de claquettes tout empreint de discrétion :

« Tu ne pouvais pas m'attendre dehors ? Je me demandai bien où tu étais passé car je sais que tu ne fréquentes pas ces lieux de perdition ?

– Tu pourrais dire bonjour au lieu de dire tes banalités habituelles.

– Oui, tu as parfaitement raison. Alors bonjour tout le monde, salut Julien, désolé pour le retard, bonjour Sandra vous avez reçu ma commande ?

– Oui monsieur Gonzalo je vous ai même envoyé un SMS pour vous indiquer qu'elle était arrivée.

– Ah, je suis désolé, je n'ai pas regardé. Laisse Julien je vais tout régler, ton livre et le mien.

– Non Juan, c'est mon histoire alors c'est moi qui vais régler, combien vous dois-je ?

La libraire inscrivit le total de la commande sur le terminal de paiement et tendit la petite machine à Juan. Sans me demander mon avis, il fit un *sans-contact*.

– Julien tu paieras le restaurant à la place.

Et nous sortîmes de la librairie pour rejoindre le restaurant.

– Tu es toujours motivé pour assurer ton premier reportage ?

– Pas de souci, tout est en ordre dans ma tête. Il faut dire que tout s'est bien goupillé lorsque Noémie m'a donné l'autorisation. Elle m'a même dit : « *vas-y profite-en ça va te changer* ». Elle m'aurait bien accompagné mais en ce moment avec les réservations des gîtes et les locations, elle a du travail par-dessus la tête.

– Alors c'est parfait, viens, on va évoquer tout ça avec Elsa dans notre nouveau repaire. Go !, sinon on va être à la bourre et on va se faire secouer les puces.

Vingt minutes plus tard, je fis la bise à Elsa qui commençait à s'impatienter. Le repas fut simple mais délicieux. Succulent même. Il me donna des idées pour la suite même si je savais que j'allais dans un pays où la spécialité était aussi culinaire.

Au menu : tartare d'avocat suivi d'une bavette d'ail frites maison, plat accompagné d'un vin de la cave de Crouseilles, une valeur sûre.

Et c'est Juan qui entama le débat au moment du café :

– Afin que tu aies une idée de l'histoire de Taïwan, tu embarques le livre de **Hsio-Feny Lee** que j'avais commandé et que Sandra vient de recevoir. Tu lis l'essentiel dans l'avion pour ne retenir que les faits principaux qui vont guider ton enquête. C'est une excellente photographie de Taïwan, tu verras ...

– Et comment tu le sais puisque tu ne l'as pas lu ?

– Excellente remarque digne d'un grand professionnel. Mais j'ai demandé à de véritables spécialistes de me conseiller sur l'histoire complexe de ce pays qui pour certains en est un et pour d'autres, non. Les descendants du Grand Timonier considèrent que cette île du Pacifique leur appartient. Enfin tu verras sur place. Retiens juste le contexte que m'a résumé Elsa en bonne historienne même en *jubilación*. C'est la défaite du Japon au sortir de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre civile en Chine qui en a découlé qui a dessiné le destin chaotique de l'île.»

Puis, je me tournai vers Elsa en lui demandant de m'éclairer un peu plus sur ce pays. Je voulais éviter de faire ce que font la plupart des gens, parler de choses qu'ils ignorent, se contentant d'évoquer le futur combat entre la Chine autoritaire et Taïwan la démocratique. Comme à son habitude Elsa me fit une synthèse remarquable en évitant de se perdre dans un journalisme conceptuel sans intérêt.

La première raison de ce voyage lointain était d'assurer un reportage qui portait sur la vie d'un jeune français qui vivait à l'étranger. Pour se faire, j'allais à la rencontre de Kepa Laruna, le fils de Dolorès et de François Laruna qui étaient de grands amis des Gonzalo.

Kepa était d'accord pour me faire visiter l'essentiel de l'île lorsque ses horaires de travail lui permettraient. Il avait même accepté le principe du reportage et de la publication nationale à condition qu'il n'y ait pas trop de dérives personnelles.

Et comme Juan l'avait rassuré en lui expliquant que j'étais aussi une nullité en politique puisque j'avais longtemps pensé que Karl Marx était le frère cadet de Joachim Marx du RC Lens !

Juan prenait un malin plaisir avec ses sorties à la noix, et si je connaissais de nom du grand gourou de mon ex, j'ignorais tout du footballeur polonais. Certes cette première aventure explorait l'inconnu mais je savais que dans la vie, on a très peu de chances de vivre une seule fois ces écarts de civilisation.

On aurait pu choisir l'Australie ou le Canada car Juan avait d'autres points de chute mais c'est Taïwan qui avait eu sa préférence. Et entre une vie professionnelle faite d'un aggloméré de crédos simplistes et une nouvelle profession absolument pas maîtrisée, j'avais opté pour la difficulté maximale. Elsa mit fin à ces introspections personnelles au moment de commander les cafés :

– Pourquoi ce sourire Julien alors que la tâche s'annonce compliquée ?

– Justement Elsa, la difficulté de ce challenge est assez incroyable. Elle m'inspire le sourire du contraste.

– Ce n'est pas banal comme humour, ajouta-t-elle.

C'était tout moi ça ! Elle ne pouvait pas comprendre qu'après avoir vécu l'enfer durant une période fort longue, depuis que la Philosophe m'avait quitté, le paradis me paraissait en permanence à portée de main depuis que je vivais avec ma Pipistrelle adorée, Noémie. Pour évoquer le deuxième point, Juan redevint sérieux :

- Puisque l'option Taïwan a été retenue, il faut que tu saches deux choses pour assurer ton reportage sur ces jeunes basques exilés dans le monde. J'avais mis une option " Kepa " dans la liste des possibles car figure-toi que c'est aussi le fils de François, mon ami que j'ai eu la chance d'accompagner récemment en Martinique pour certifier ses racines gasconnes. Mais bien avant ça, la recherche complète de l'histoire des Laruna fut aussi le début de la première enquête sur le terrain que mon père m'avait confiée.

Ce fut un sacré départ dans le métier car je m’immergeais dans un pays basque espagnol en fusion. L’idée de mon père était de retrouver son ami d’enfance, Andoni, au moment où les fascistes espagnols le pourchassaient entre 1936 et 1937 lorsque l’Euzkadi était encore républicain ! Ils étaient voisins de palier rue des Douanes à Irun avant que ces salopards de fascistes ne violent avant de l’assassiner la République espagnole. Tout ça pour se rouler des pelles devant tous ces connards que les guignols actuels appellent le Peuple. Et n’en déplaisent à Elsa et à sa psychanalyste préférée, sanctifier la pureté du Peuple comme le font les fans de droite comme de gauche ne fait que conforter leurs egos de grands malades ou de frustrés de cette vieille ganache de Pétain en France. Car sans ces colonies populaires d’abrutis, les fachos ne sont rien. Toi qui es une nullité dans ce domaine, retiens la phrase politique pleine de bon sens de cette crapule de Georges Frêche qui disait en son temps : « ... *Je fais campagne auprès des cons ... Les cons sont majoritaires ... donc il faut essayer d’être comme eux, les cons sont cons et en plus ils sont bien dans leur connerie.* »

– Mais c’est horrible ! Moi qui suis un vrai con, je n’en reviens pas qu’un homme politique ait pu sortir ces inepties !

– Et il se disait socialiste, ce con. Je te rassure, il est mort, paix à son âme noire. Oui, Elsa, tu veux donner des précisions ?

– Non Juan, je voulais juste te dire que tu as affaire à un jeune journaliste qui va partir en reportage et tu mélanges tout.

Donc oublie la passion, la folie narcissique de l'autre tordu qui n'est plus de ce monde, et reviens à l'essentiel en gommant ta moitié émotionnelle espagnole.

– Merci madame l'ancienne professeure la tête sur les épaules. Excuse Julien, on oublie le grand guignol et on revient à l'essentiel de ta mission ! Donc Kepa Laruna est le fils de François Laruna, et donc le petit-fils d'Andoni Larunari ! Andoni a été chassé de son pays à l'âge 8 ans par des généraux factieux en 1936, c'est mieux Elsa ?

–Parfait, continue Juan !

– Andoni arrive en France en 1936 dans des conditions difficiles. J'ai reconstitué son histoire, là, pas de problème. Mon père a eu la chance de revoir son ami avant qu'il ne meure. Mission accomplie ! Par la suite, j'ai aussi réussi à lier l'histoire de la branche martiniquaise de mon ami François à l'espagnole. Et si ça peut t'aider, à ton retour toute cette histoire écrite se trouve dans la Caverne aux Livres d'Ordoki. Toi, ton travail avec Kepa va nous aider aussi à révéler la branche asiatique des Laruna ! Tu te rends compte ... »

Non, je ne me rendais pas compte. Et la prise volontaire de mon verre de Madiran brouilla ma réponse.

Aéroport Roissy France – Aéroport Taoyuan Taïwan

J'avais laissé Noémie avec sa tristesse car elle était légèrement inquiète. Mais je dois reconnaître que Juan m'avait bien facilité les choses pour calmer nos angoisses communes.

Les jours précédents mon départ de Roissy, il avait demandé à ses amis s'ils pouvaient me recevoir chez eux et dans la foulée, m'emmener à l'aéroport car ils habitaient juste à côté.

Non seulement, ils avaient été d'accord mais ils m'avaient reçu comme un roi. Et le jour J, Fredo le copain de Juan, m'avait déposé au Terminal 2 de Paris Charles de Gaulle. L'enregistrement passé sans encombre, j'avais attendu sagement la suite dans la salle d'embarquement. Ce rassurant et nouveau confort m'apportait une sérénité qui contrastait avec mon ancienne condition de petit bonhomme soumis aux diktats de mon ex, Adèle de Belzunces. Certes cette vie appartenait au passé mais comme elle m'avait marqué au fer rouge à tout jamais, il en restait toujours des traces indélébiles. Et je traînais encore ce boulet mental même si Noémie m'aidait en permanence à m'en débarrasser. Je broyais rapidement ces images sépia lorsque l'embarquement débuta. Là aussi, Juan avait assuré puisque je me retrouvais en classe affaires de cette compagnie taïwanaise Eva Air. Du grand luxe !

Après avoir profité du paysage comme le survol des Alpes par exemple, qui avait fini par disparaître derrière une imposante masse informelle ouateuse, j'ouvris le livre d'Annie Ernaux.

Je fus assez surpris car je m'attendais à quelque chose de bien plus compliqué à lire venant d'une lauréate du prix Nobel de littérature.

Là, je retrouvais le centre commercial d'autrefois qu'il m'arrivait de fréquenter lorsque j'opérais dans ce secteur. L'écriture me paraissant limpide, je décidais de m'inspirer non pas de son style car on ne jouait pas dans la même cour mais de son naturel dans mes reportages à venir.

Dans la deuxième partie du voyage, j'attaquais le livre que Juan et Elsa m'avaient acheté : *Histoire de Taïwan*. Mais il m'était bien difficile de visualiser les paysages et les personnages historiques inconnus, des ethnies même, des occupations successives, des massacres, de la banalité de l'histoire en général.

Mais même si je n'y connaissais rien, je retins deux points que j'avais notés : la découverte d'une **population aborigène** et le **massacre du 28 février 1947**.

Bien sûr, l'ancien commercial accoutumé à la " *caillasse jouissive rapace* " que je fus dans un passé récent n'allait pas du jour au lendemain se muer en anthropologue.

Ni même en historien amateur mais l'énigmatique journalistique m'obligeait à me concentrer sur ces deux sujets prioritaires que j'avais repérés.

Après avoir évalué l'avancée du voyage sur l'écran, je m'étais brusquement assoupi lorsque l'angoisse naturelle avait définitivement déserté mon esprit.

Une fois l'avion posé et après avoir passé les différents contrôles, je découvris mon jeune guide attiré, répondant du nom de Kepa Laruna.

Mes bagages retrouvés, mon guide-pays me remit mon *Easy Card* pour naviguer tranquillement dans le métro avant de me donner ses coordonnées et de me passer ses consignes basiques :

« Bon, on se tutoie Julien, ça sera plus simple. Tu as mon adresse, les téléphones d'Iwen et le mien. Tu enregistres le tout en priorité sur ton portable. Là, on file vers New Taipei City, la banlieue de la capitale Taipei si tu préfères. Ça va pour toi, pas trop dans le coltard ?

– Non, le long voyage s'est super bien passé. Ah au fait merci pour tout Kepa.

Je ne voulais ni jouer les touristes curieux en entrant dans ce bijou de métro, ni les reporters, je laissai mon esprit interpréter cette nouvelle liberté aventureuse.

C'était une expression que je venais d'inventer. Dans la foulée, j'envoyai des SMS à Noémie et le second à Juan. Toujours bien assis dans cette rame flamboyante, je réglai l'heure de mon portable en enregistrant les deux données, l'heure locale et l'heure de la France. La fin du voyage s'acheva lorsque Kepa me déposa à l'hôtel qu'il avait retenu :

« Tu essayes de récupérer du long voyage et lorsque tu te sens mieux, tu me bipes, je reviens te chercher, c'est bon pour toi ?

– Parfait, vous n'habitez pas trop loin ?

– Je t'expliquerai tout ça tout à l'heure.

Lorsque je me réveillai, une douche plus tard et un thé vite avalé, je prévins Kepa que j'étais prêt. Quelques minutes plus tard il me retrouva dans le salon de l'hôtel.

– On commence par la présentation de ma famille. Ma femme Iwen, et notre petite merveille, Irma. Ensuite, on file les saluer. Voilà pour le programme de départ convenu avec Juan. Tu emmènes avec toi les cadeaux de bienvenue.

– Tu as bien fait de me le rappeler, Elsa et Juan ont tout préparé. Il y a même les étiquettes des personnes concernées collées sur les emballages.

– Alors, c'est parfait on y va !

Et quelle ne fut pas ma surprise d'enjamber le scooter de Kepa avec tout cet attirail. Mais la distance entre l'hôtel et l'appartement des parents d'Iwen était fort raisonnable.

Malgré ce point, le défilé incessant des scooters à droite comme à gauche m'impressionna. Kepa avait l'habitude de ce ballet pétaradant. À l'arrière, mal installé, je n'en menai pas large. Le rodéo achevé, Kepa gara son engin à côté des autres scooters immobiles abandonnant nos casques respectifs sur la machine infernale. Il n'était pas le seul dans ce cas.

Nous pénétrâmes alors dans la cour de l'immeuble. Deux escaliers escaladés, nous entrâmes dans l'appartement familial. Les présentations faites, Iwen me débarrassa de mes colis, tout en écartant le sien et celui d'Irma.

Puis elle me confia Irma. La petite fille m'adopta sur le champ et me fit un grand sourire de bienvenue. Une première pour moi.

Mais je dois avouer que cette rencontre qui me faisait un peu peur fut un véritable bonheur, et la petite métissée fut adorable. Ses sourires en disaient long. Puis Kepa reprit la main :

– Tu as faim Julien ?

– Oui, ça commence à grouiller là-dedans, en lui désignant mon estomac tchatcheur.

Iwen reprit la petite et dans un français presque parfait nous dit : « *À tout à l'heure !* ».

Nous descendîmes au bas de l'immeuble pour nous installer. C'est là que j'ai compris que toutes ces boutiques alignées servaient sans arrêt le client affamé. Kepa commanda deux plats accompagnés de bières Japonaises. Là, il m'exposa les principales lignes du programme sans oublier le thème central de ce voyage particulier :

– Tu commences très fort puisque dans deux jours, tu vas accompagner Iwen à Taipei pour la fête des Lanternes. Je t'explique : je ne peux pas y aller car je finis le boulot trop tard. Et Iwen y tient car c'est le dernier jour de la représentation. Pour aller vite, le festival des Lanternes s'annonce comme le plus fameux de l'histoire de Taiwan car dans la capitale, les gens l'attendent depuis 30 ans, tu te rends compte ?, et puis ça tombe bien, Irma t'a à la bonne.

– Ah parce qu'elle vient aussi avec nous ?

– Oui, ses grands-parents et les frères d'Iwen ne peuvent pas la garder ce soir-là.

Kepa se mit à me sourire en me dévisageant car cette première annonce me déstabilisait déjà. Mais j'avais choisi, il fallait que j'assume. Il poursuivit :

– Dès que je pourrai me libérer, je serai présent. En revanche pour la partie historique de Taïwan, je vais te confier à une pointure intellectuelle qui maîtrise le taïwanais, le chinois bien sûr mais aussi le français et l'anglais. Il est d'accord pour te guider mais en revanche pour les balades et la découverte des merveilles de ce pays, tu peux compter sur nous !

Sur ce j'ai voulu faire le malin en choquant ma pinte de bière en faisant tchin-tchin. De suite, Kepa m'a arrêté :

– Cul-sec !, tu bois ta bière cul-sec, c'est la tradition ici. Moi aussi je me suis fait avoir lors de mon arrivée, par Ensagna le cousin d'Iwen !

Et je bus d'une traite la *japonaise* avant que Kepa n'en commande une seconde. Un litre de bière en direct ça me changeait de l'ordinaire !

De retour dans ma chambre, je décidai d'un plan d'action. Comme il m'était impossible de communiquer, je devais tout noter et avoir une correspondance entre les photos et le texte.

Je rédigerai au fur et à mesure et j'enverrai mes élucubrations par mail à Elsa pour correction ou pour des questions. En revanche, je gardais un journal de bord à portée pour noter mes impressions.

Mémorial de Sun Yat-sen

Le soir venu, Iwen et Irma me prirent en passant à l'hôtel avant de rejoindre le métro à Danfeng. Avant de descendre dans la station, Iwen me signala le passage du bus 235. J'étais loin de me douter de son importance dans les heures qui allaient suivre. Après avoir photographié le bus et l'arrêt du bus, Iwen me guida dans le dédale parfaitement clean du métro. Et de correspondances en correspondances, nous avons fini par arriver à bon port.

Là, Iwen déposa la petite fille dans la poussette. De mon côté, j'appareillai l'appareil-photo en vue de ce premier reportage improvisé. Tout le monde descendit sans bousculade laissant passer en premier la poussette. La nuit était déjà tombée, les visiteurs se dirigèrent en ordre dispersé vers l'entrée du festival. Mais bien avant de déambuler au cœur de la fête des Lanternes, un sentiment d'inquiétude commençait à m'envahir car il y avait un monde fou. Après un virage serré à angle droit, nous nous dirigeâmes vers la place centrale du mémorial où se tenait la grande fête. Les lanternes éclairées nous ouvraient le passage au-dessus d'une longue file de futurs spectateurs pressés. Impressionnant ce monde qui se dirigeait vers un spectacle qui à mon humble avis ne présentait que peu d'intérêt pour un premier reportage car j'avais l'impression d'aller à une fête foraine.

Quelle erreur d'appréciation ou d'interprétation !

Au virage suivant, une fascinante mise en scène contredisait ma première impression.

Je devais à présent utiliser la lumière des lanternes pour assurer les photos.

Je profitai aussi de l'occasion pour photographier une sorte de tour Montparnasse qui éclairait l'horizon taïwanais, la fameuse Taipei 101.

Je déclenchai lorsqu'un violent coup de sifflet me fit sursauter. Un policier réglait la traversée de l'avenue. Il demandait à la foule d'accélérer pour bientôt laisser passer les scooters et les voitures à l'arrêt.

Et au moment où je m'apprêtais à traverser, il m'arrêta en tendant son bâton blanc juste à ma hauteur.

Je n'avais pas osé forcer ce léger barrage car toute la foule s'était instantanément arrêtée.

De l'autre côté de l'avenue, Iwen qui n'avait pas vu la scène était juste passée et si elle avait certainement noté mon absence, une marée humaine lui avait bouché l'horizon.

Le coup de sifflet libérant la longue file de véhicules en tous genres ne venant toujours pas, j'étais déjà en panique. Et lorsque le policier nous libéra, je fus happé par une foule trop pressée de découvrir la représentation des lanternes.

Alors que faire ? Dans un premier temps, il fallait que je retrouve la poussette. J'accélérais le pas à cet effet mais peine perdue, je ne la voyais plus au milieu de cette marée humaine.

Je décidai de changer de tactique et de compter sur la chance. Je déambulai au cœur même des scénettes animées et éclairées par des lanternes tout en me retournant à intervalles réguliers. Je poursuivis mes recherches à hauteur d'un dragon qui avait une main en feu, là où naissait une série de compositions éclairées tout à fait remarquables.

Je multipliai les clichés jusqu'à tomber sur la star majestueuse de ce festival, le lapin de Jade. Ce magnifique géant qui ressemblait à un cosmonaute avec ses deux oreilles brillantes dressées vers la Lune, se mit brusquement en action.

Bien sûr, je fis crépiter l'appareil-photo avant de convertir cet *Alice au pays des merveilles* en *Iwen et Irma au pays des merveilles* puisque elles avaient, elles-aussi, disparu en jouant certainement avec la Dame de pique. Cette brève rêverie s'acheva lorsque l'immense lapin redevint statique.

Le retour à la réalité me plongea dans une incertitude totale. Je voulais absolument quitter ce monde merveilleux mais la foule de plus en plus nombreuse devant la figure majeure du festival m'en empêchait.

Et je venais de me rendre compte que j'avais oublié le nom de l'hôtel et comme je ne parlais pas le mandarin et très mal l'anglais, la situation était peu reluisante pour ne pas dire autre chose. Alors comment se sortir de cette situation complexe ?

Le premier réflexe qui me vint à l'esprit, fut d'appeler Kepa. Pas de chance, il ne répondit pas. Je lui envoyai un message d'alerte en lui expliquant que j'avais déjà perdu Iwen et Irma au milieu de la foule.

Je lui précisai aussi que je me dirigeai à présent vers les toilettes qui étaient un point de rendez-vous important de la fête. Comme les WC étaient assez éloignés du lapin, j'en profitai pour déambuler dans les nombreuses allées où les lanternes rivalisaient de subtilité ou d'ingéniosité.

Ici, un tigre animé, plus loin un chien avec sa longue vue, des poissons à foison, un mouton à lunettes, des dragons bien sûr, c'était tout simplement féérique.

Les spectateurs passionnés avaient du mal à se frayer un passage, les deux flux de la foule étant en contradiction totale.

Les uns avançaient pendant que les autres reculaient ; l'allée centrale devenant un mur opaque. Je comprenais enfin pourquoi Iwen avait tenu à m'emmener sur place. Certes j'étais devenu un privilégié de la chose mais surtout un privilégié complètement paumé ne sachant plus quoi faire. Mon reportage photographique achevé, la foule s'étira brusquement, je profitai de cette brève accalmie pour me rendre vers les toilettes pendant que sur la scène centrale, des acteurs jouaient une représentation incompréhensible pour un gugusse de mon acabit. Au moment où je m'extirpai du piège, le miracle se produisit, le téléphone sonna, Kepa ! :

« Écoute, je n'arrive pas à retrouver tes petites femmes à cause d'un incident pas grave du tout, je te rassure. Un policier nous a arrêtés au moment de traverser. Iwen est passé avec la poussette.

Hélas, le policier m'a piégé. Je n'ai pas forcé le passage pour rattraper la poussette. Comment faire à présent si je ne retrouve pas tes petites femmes ?

Kepa réfléchit quelques minutes avant de me dire :

– La situation est relativement simple. Si tu ne les croises pas, tu finis ton reportage sur le festival et tu sors. Ensuite, tu cherches l'arrêt du bus 235. C'est le plus compliqué de l'histoire, surtout avec ce monde car j'imagine que tu n'es pas tout seul. Une fois que tu es dans le bus, tu es sauvé, il revient vers New Taipei City. Tu attends environ une bonne demie heure et tu essayes de repérer le *Fu Jen University*, la fac si tu préfères. Jusque-là, c'est bon pour toi ?

– Je vais essayer ...

– Ok, je t'attends là. Je viens te chercher et je te ramène à l'hôtel. Il faut que tu rentres sur New Taipei City à n'importe quel prix. Ne t'occupe plus de mes deux petites femmes, j'appelle de suite Iwen pour la rassurer et qu'elle ne te cherche plus. Mais continue de cibler les poussettes au cas où *la chance t'aurait retrouvé* ! Si tu n'y arrives pas, tu me préviens. *Capito* monsieur le reporter du dimanche ?

– Ok, Kepa on va essayer de survivre. Tu m'envoies toutes ces données par SMS et la photo de ta fac. Et si jamais je suis complètement perdu je te rappelle ... »

J'avais fini par rejoindre les toilettes en pure perte. Les filles n'étaient pas là. Il fallait à présent que je sorte.

Là, c'était simple, une certaine partie du public commençait à quitter les lieux. Avant de sortir de la fête, je n'ai pas résisté à prendre en photos des rangées de colombes éclairées suspendues au-dessus de ma tête.

Plus loin, je retrouvai mes policiers armés de leurs sifflets. Au signal, je traversai tranquillement avant que la colonne ne se scinde en deux. Droite ou gauche ?

Victor, mon voisin, ancien de la gauche d'autrefois n'étant pas là, j'optai pour la droite. Pas mal comme choix car quelques mètres plus loin, une colonne de bus attendait le départ des visiteurs.

J'avais déjà trouvé l'endroit stratégique pour rentrer, il suffisait de repérer l'arrêt du 235 mais les premières bornes n'annonçaient pas cette ligne. Qu'à cela ne tienne, je remontai toute la colonne, et dès qu'un bus se présentait, je m'arrêtais pour voir son numéro.

Ouf, je trouvai enfin l'arrêt du bus 235 ! Et je n'eus pas le temps de me poser que le fameux bus se présenta. Soulagé, je montai. Un coup d'*Easy Card*, " *satcheul* ! " pour la validation et coup de bol, il démarra rapidement. Comme il n'y avait pas trop de monde à l'intérieur, je pouvais étudier le parcours en restant debout. J'envoyai un SMS rassurant à Kepa.

De retour dans ma chambre d'hôtel, lorsque j'ai feuilleté les notes de cette incroyable journée, je les ai remises dans l'ordre avant d'ajouter les compléments que décrivait la plaquette que m'avait gardée Iwen, traduite en français par Kepa.

Le **Festival des Lanternes** ou l'illumination de l'avenir était revenu à Taipei après vingt-trois d'absence. La Lumière Brillante et virevoltante du **Lièvre de Jade** avait été conçue par l'artiste **Akibo Lee**.

Cette féerie de lumières sur la place du Mémorial Sun Yat-sen symbolisait la liberté de la démocratie face au géant chinois, dirigé à la baguette par un de ces dictateurs à la mode de notre époque de la folie humaine.

J'avais cherché sur Internet qui était **Sun Yat-sen** ou Sun Zhongshan. Il était considéré comme le Père de la nation de la République de Chine (Taïwan) puisque il avait renversé la dynastie Qing en 1911. Thèse validée par les dirigeants chinois communistes et par le Kuomintang de Taïwan.

Cela était suffisant pour un reporter néophyte. Malgré tout, j'avais appris plein de choses ce soir-là !

Comme l'aventure s'était ensuite terminée avec le sourire devant l'université catholique Fu-Jen, je visionnai le reportage photographique. J'éliminai les doublons, les photos sans intérêt avant d'éteindre la lumière et d'essayer de dormir un peu sans penser à tous ces événements car demain j'entamai un véritable reportage sérieux du côté de Bali ou de Tamsui sur la côte nord de l'île.

La Dahan River

La visite des deux villes était visiblement au programme de la journée du lendemain mais comme Kepa travaillait ce jour-là, ce fut annulé. Et ça tombait bien car je devais récupérer de ma pleine journée d'hier et des restes du décalage horaire.

Pour égayer ce début du séjour, Kepa me proposa de passer une journée agréable avec une balade qu'il avait tracée pour me simplifier l'approche du reportage avant le véritable lancement du lendemain :

« Pour ne pas te perdre toi qui es à présent un authentique aventurier, on va faire simple. Je t'ai tracé un itinéraire facile à suivre à partir de *Crescent Bridge*. Parvenu à cet endroit caractéristique, tu vas ensuite longer la rivière Dahan. Pour te simplifier la chose, je te déposerai à la station Xinzhuang, le pont se trouve juste derrière Fu-Jen University, là où nous nous sommes retrouvés.

Tu suis sur le plan ?, voilà très bien. Pour info, c'est là que j'ai appris le chinois ou le mandarin avec justement Delio, mais ça tu t'en fiches, je te le dis quand même.

À la station Xinzhuang, tu te diriges de l'autre côté de la Dahan River ou si tu préfères en français, tu suis la rive droite de la rivière Dahan. Là, tu vas croiser une piste cyclable magnifique. Tu auras l'occasion de prendre toutes les photos sur les différents sujets de la société de Taïwan, considérée comme moindre par les occidentaux en mal de domination colonialiste.

À toi de jouer. Tu marches le temps qu'il te plaît. Mais à un moment, tu dois passer sur l'autre rive pour rentrer à l'intérieur de New Taipei City. Plus loin ou plus tard, si tu veux manger, soit tu trouves un 7-Eleven ou le Carrefour français du coin. Ton hôtel, aussi, est situé dans les parages. Ne traîne pas trop en route tout de même car ce soir, nous sommes invités par toute la famille d'Iwen. Tu débutes ainsi ton second reportage ou ta période d'essai si tu préfères. Tu suis simplement la rivière Dahan qui est le principal affluent de la Tamsui que nous étudierons demain, qu'est-ce que tu en penses ?

Je consultais le plan avant de répondre. Je le pris en photo avec mon Smartphone pour assurer la sécurité de cette journée.

– Parfait, c'est jouable. Et de retour à l'hôtel, j'en profiterai pour envoyer les premières photos à Juan. Et toi, tu ne penses pas que ce n'est pas trop compliqué pour un gars qui découvre Taïwan ?

– Si tu as réussi hier à t'en sortir tout seul, à trouver l'arrêt du 235 et à arriver jusqu'à la fac, aujourd'hui pour toi c'est du gâteau ! La balade à pied fait environ 10 kilomètres.

– Tu peux me dire où je vais trouver simplement les magasins 7-Eleven ?

– Au hasard, il y en a partout. Allez à tout à l'heure Julien !

– A tout' Kepa ! »

Et j'avais parfaitement suivi l'itinéraire décrit. J'avais photographié la surprise et l'étonnement sans intention de les détailler, j'attendrais les journées suivantes pour me lancer.

Les images accaparaient mon imagination au fur et à mesure que j'avancais dans ce merveilleux inconnu.

Des immeubles, des montagnes, des ponts.

Une Asie inimaginée, inimaginable même, avec de vieilles photos surannées collées sur des panneaux de bois.

Je ne perdais pas une miette de ce défilement de témoignages passés figées par le temps.

Heureux ? Certainement ! J'avais fait le bon choix, pris le bon tournant au moment où il le fallait.

Aux différents carrefours, d'autres directions guidaient mon itinéraire lorsqu'ils étaient traduits en anglais.

Une grande carte du fleuve me permit de me situer.

Facile jusqu'à présent mais attention à ne pas se laisser griser.

Plus loin une indication compréhensible indiquait : " *You are here* " "*Dahan River Exit 4 km* ".

J'avais déjà parcouru quelques kilomètres depuis *Crescent Bridge*, je filai à présent vers *Fuzhou Bridge* avant de m'arrêter pour le prendre aussi en photo.

J'étais seul au monde dans cet espace libéré.

Une vaste plaine de sports en tous genres bordait la piste cyclable.

Je plongeai dans une béatitude taoïste d'opportunité. Puis je revins doucement à la réalité inquiétante de ce monde provisoirement apaisé sur cette île de beauté asiatique.

Soudain deux pigeons bariolés m'alertèrent pour me reconcentrer.

Plus loin, une aigrette-garzette qui sortait d'une déchetterie, son long bec pointu noirci en attestait, rejoignit à son tour ma carte-mémoire.

Huit kilomètres de solitude et de bonheur accomplis, je décidai de retrouver la civilisation. Et puis au diable le temps, je poursuivis l'aventure.

De retour en ville, le balai des scooters endiablés reprit, c'était même rassurant. Soudain je découvris un premier 7-Eleven, je décidai de profiter de cette occasion pour manger : un sandwich, des chips, un laitage et une bière japonaise.

La jeune gérante de la petite supérette me fit un grand sourire que je lui rendis. Je réglai le tout et m'installai à l'endroit prévu à cet effet.

J'étais à nouveau content de ma performance. On m'avait tellement dit dans la vie que j'étais qu'un raté assisté, alors là, j'emmerdai par la pensée Adèle de Belzunces, la pro de la réponse avariée pour toute question simple comme seuls les gens sans envergure sont capables d'en produire à foison ! Reportage et ravitaillement assurés, je m'octroyai un thé pour clore cette première partie avant de partir à la recherche de l'hôtel. Parfait, tout s'était parfaitement déroulé jusque-là et l'hôtel était en vue, super ! Je montai dans ma chambre et pris mon portable.

Un rapide salut à Noémie pour la rassurer avant de téléphoner à Elsa et Juan. Puis je commençai par trier les photos les plus sympathiques ou les plus expressives.

Après les avoir compressées, je les transférai sur un disque dur externe spécialisé dans le stockage. J'en sélectionnai une dizaine que je postai sur ma boîte mail accompagnée d'un petit mot à l'attention de mon boss en ajoutant :

« Le lent et terne t'envoie ces clichés pour éclairer tes pensées ! »

Bizarrement la réponse ne se fit pas attendre :

« Je vois que tes vacances se passent bien. Tes photos sont sympas mais je te rappelle que tu es un journaliste d'investigation et que ton reportage ne vaut pas une cacahuète. »

Répondant à la provocation, je lui fis une réponse dans ce sens. Là aussi, le retour ne se fit pas attendre, il m'avouait qu'il s'était bien fichu de moi car au contraire il avait été impressionné. Puis je commençai à rédiger l'article de presse que j'envoyai pour relecture et correction à Elsa.

Et avant de changer de partition et de retrouver la famille d'Iwen, je laissai mon appareil photo et mon Smartphone récupérer de leur journée en rechargeant leurs batteries.

Tamsui

Après la belle journée d'hier, je consignai le tout sur mon carnet de bord et notai la date : 19 février 2023.

Puis je chargeai l'appareil-photo et mon habituelle gourde dans la poche latérale du sac à dos avant de descendre déjeuner dans la pièce de l'hôtel réservée à cet effet.

Et comme nous partions à Tamsui, je le choisis copieux mais aussi agréable, parfumé et original.

Kepa m'avait fixé rendez-vous à la station classique de Danfeng. Bien sûr, il était à l'heure, ça me changeait de la classique désinvolture de Juan. Lors de la traversée en métro, nous restâmes debout dans la première partie du voyage avant de changer de stratégie dans la seconde car Kepa devait m'expliquer le programme de la journée. À la sortie du métro, Kepa se dirigea vers la rive droite du fleuve :

« Tu vois Julien, ici une petite leçon de géographie s'impose. Tu noteras que la ville Tamsui porte le même nom que le fleuve, qui naît à la confluence des rivières Xindian et Dahan que tu connais bien à présent. Puis il se jette ensuite dans le détroit de Taïwan qui est un endroit stratégique qu'on évoquera tout à l'heure avec Delio. Trois affluents principaux : la Xindian que l'on découvrira lorsque nous irons dans le coin, la Dahan que tu as longé et la Keelung. Face à nous Bali.

Et là je ne sais pas ce qui m'a pris mais je l'ai coupé ;

– Bali Balo sur sa moto, ..., ah, ah, Bali Balo, ..., Bali Balo est un salaud ...

Kepa me regarda d'un drôle d'air car il n'en revenait pas !

– Excuse Kepa, c'était plus fort que moi. Il fallait que ça sorte, la tension ou la pression ?

Kepa fut assez étonné de ma réaction car ce n'était pas trop mon genre :

– Tu me préviens lorsque tu imites ton boss. Il m'en a fait quelques-unes de ce genre lorsqu'il a pris contact avec moi pour faciliter ta venue. Mais toi ! Bon on reprend à zéro sans moto. Face à nous Bali, on n'ira pas cette fois-ci à cause de la présence de Delio. Si tu te retournes, on devine Taipei et un des ports.

– Ouahhhh c'est magnifique !

– Et pour finir face à toi, l'embouchure du fleuve de Taïwan, la Tamsui qui je te le rappelle naît à la limite ouest de Taipei et de New Taipei City. On pousse un peu la balade et après on ira dans la ville à la rencontre de Delio.

Je me retournai une nouvelle fois pour admirer tous les bateaux alignés avec en fond la ville de Taipei.

Avec un peu d'imagination, on se serait cru à Venise mais comme je n'y avais jamais été, je n'en ai pas fait part à Kepa pour ne pas être Balo devant Bali !

Là aussi, je me suis retenu, une fois ayant suffi. N'est pas Juan qui veut !

Entre les statues sur le quai et les bateaux de pêche dans le petit port, je n'arrêtai pas de prendre des photos. Quant à l'embouchure, l'horizon était barré par de grandes grues qui signifiaient l'activité maritime de Taïwan.

– Dis donc Kepa, une question : en face c'est bien la Chine ?

– Le professeur t'expliquera tout ça tout à l'heure, là, contente-toi des belles images et prends tes photos tranquillement. Juste pour te répondre, oui en face c'est la Chine dite communiste !

On arrête là car Delio doit nous attendre. La prochaine fois on ira jusqu'à l'embouchure !

De retour au centre-ville, Kepa me désigna le restaurant où nous allions déjeuner. Les présentations faites, nous prîmes la carte. Par chance les plats étaient aussi décrits en anglais. Puis Kepa s'adressa à la jeune fille en chinois. Lorsqu'elle est revenue avec son plateau, j'ai compris qu'il avait commandé trois chopes de bière taïwanaise. Et il crut bon d'ajouter à mon intention :

– Julien, lorsqu'on croisera Ensagna, le cousin d'Iwen, tu me promets de ne pas lui dire que nous avons dégusté la bière de Taïwan, il ne la trouve pas à son goût.

– Promis, pourtant elle est excellente.

– Ensagna, c'est Ensagna, ne cherche pas à comprendre. As-tu choisi ton plat avant d'attaquer les choses sérieuses ?

– Pour moi c'est bon, une assiette à base de pâtes et de noix de Saint-Jacques.

– Bon, déjà on commence par se tutoyer, ajouta Delio dans un français parfait. Si je fais quelques fautes ou si tu ne me comprends pas, tu n'hésites pas à m'arrêter ou à me reprendre. Je ne vais pas jouer les professeurs, on aura tout le temps de bâtir tes articles lorsque nous irons aux endroits très précis que je vais t'annoncer...

– Lorsque on parle histoire, c'est Delio qui t'accompagne, en randonnée je reprends ma place de guide, me précisa Kepa. Vas-y Delio à toi l'honneur.

– Bien, comme la situation de l'île a toujours été très complexe, on va se contenter de survoler ce tourbillon. Je ne parlerai que des choses essentielles et des aspirations des uns et des autres et non des commentaires farfelus de la presse internationale. Tout à l'heure nous irons visiter Fort Domingo pour évoquer le passage des Espagnols et des Hollandais. Pour commencer, avant tout autre chose Julien, il faut que tu imagines une île et des aborigènes. Ça, c'est la première information que tu dois garder à l'esprit mais je te laisse voir cette partie avec Kepa. Mon rôle va consister à t'accompagner au mausolée Chang Kai-chek puis au Musée de la paix, où l'on détaillera une terrible histoire qui a fait basculer indirectement Taïwan dans la démocratie. Pour le reste les menaces de l'autocrate chinois, je laisse cette partie complexe aux devins ou autres théoriciens du chaos.

– Bon Delio, je te préviens qu'il va falloir que tu y ailles doucement. Déjà qu'en France je commence à peine mon éducation politique avec deux amis, Marcel et Victor, alors tu peux imaginer mes lacunes en matière de géopolitique internationale. Il faut donc que j'aille à l'essentiel et que je ne me noie pas dans les détails rabâchés à longueur d'antenne en France. Je ne nie pas la naissance complexe et contestée d'une véritable démocratie à Taïwan mais je dois d'abord écrire des articles sur la vie ordinaire de ce jeune papa, français, ici présent qui a choisi de vivre dans ce pays qui n'en est pas un depuis que les ricains en 1971 ont reconnu les chinois de Mao à l'ONU. Je résume bien Kepa ?

La jeune serveuse mit un terme provisoire à notre entretien en nous déposant les plats que l'on avait commandés. Je dois avouer ce fut une première mise en bouche formidable qui a marqué ce séjour. Pourtant la simplicité était de mise puisque l'essentiel reposait sur des spaghettis. Bien sûr, les noix de Saint-Jacques ajoutaient un petit plus et un œuf complétait cet ensemble. Je crois que ce fut une merveille de plat que les suivants eurent toujours du mal à concurrencer.

Lorsque nous achevâmes notre repas, je proposai à Kepa de me charger de la note parce que ça me faisait énormément plaisir. Et Kepa s'exécuta ...

Ensuite, nous remontâmes la rue centrale pour tourner à droite vers le fort San Domingo. Lors de la recherche de la suprématie maritime ou de l'ouverture en Chine de comptoirs comme on disait en commercial arriéré, - on parlerait aujourd'hui de marchés - les portugais installés dans le sud de la Chine baptisèrent l'île, Formosa.

Delio nous expliqua la guéguerre entre les Espagnols et les Néerlandais ou les Bataves afin de conquérir cette immensité chinoise. Si j'avais tout suivi et presque tout compris, les Espagnols construisirent le fort Domingo que nous découvrons même si ce n'était pas celui d'origine, car l'historique avait été rasé vers ou après 1642 lorsque les *Poils Rouges* s'en étaient emparé. Et ils avaient reconstruit celui que nous visitons qui avait traversé les siècles.

Après cette première étude, Kepa nous proposa un arrêt dans un bar jouxtant l'immense statue de George Leslie Mackay ! Avant de se quitter Delio me donna une enveloppe :

« Julien, dans ce document, tu trouveras un résumé de l'histoire moderne de Taïwan. Plutôt que de te la raconter, je trouvais que cette façon de traiter les sujets que nous allons étudier était plus simple pour toi. J'ai donc ajouté des énigmes pour que cela soit plus ludique. Travaille bien et on se retrouve dans deux jours.

– Salut Delio et merci pour tout.

Et il s'inséra dans la file de voyageurs. Kepa me rejoignit et me présenta mon emploi du temps du lendemain :

– Demain je t'ai réservé une surprise alors on se retrouve à la station Fu à l'arrêt du bus habituel.

– Mais tu ne travailles pas demain ?

– Je me suis arrangé avec un collègue. Il me remplace, et je jour où tu pars pour la journée avec Delio, je prendrais sa place...

– Parfait merci à tous les deux, à demain Kepa ! »

L'histoire chromatique est bien différente de l'ordinaire en noir et blanc !

Les journées suivantes furent tout simplement magiques car elles amalgamaient un subtil mélange de plaisir de la découverte de la ville et d'études de l'histoire complexe de ce pays !

Quant au bonheur, il faut savoir détecter ses rares apparitions ou ces fulgurances avant de les savourer en deux ou trois temps.

Et comme ma vie précédente n'avait été qu'une simple ligne de soumission, cette première immersion dans l'ignoré des choses simples était un sacré bouleversement qui accompagnait cette nouvelle vie !

Le premier choc se déroula à la *Cantina* comme l'appelait Kepa car il m'avait tout simplement emmené déjeuner dans un restaurant italien situé au cœur du quartier étudiant de Taipei.

Il dégageait une ambiance particulière qui convenait à une jeunesse si importante dans ce pays qui en était un authentique pour ceux qui réfléchissent un tant soit peu.

Et ne voilà-t-il pas que je commençais à oublier mon enrichissement personnel qui avait guidé ma vie antérieure. Un véritable Magellan des temps modernes ! Cette stupide réflexion me fit sourire au moment où Kepa me servit un verre de blanc pour l'apéritif avant de passer notre commande. Puis il m'expliqua le principe de la *Cantina* :

– Tu composes ton menu et dès que c'est prêt tu appuies sur la sonnette.

– Parfait, je me demandai à quoi pouvaient bien servir ces gros boutons ?, maintenant je sais.

En entrée, si tu es d'accord, on prend un assortiment à picorer, tu me diras exactement ce qu'il y a dans les assiettes.

Ensuite comme plat, je prends des spaghettis à l'encre avec des calamars. Au fait Kepa, tu bois du vin rouge ?

– Non, de la bière uniquement !

– Alors, je ne prends qu'un petit pichet de vin rouge italien. Pour moi c'est bon tu peux appuyer sur la sonnette.

Nous choquâmes nos verres sans prononcer les fameux tchintchin habituels. Ce fut un régal et une sacrée surprise et ce n'était que le début. Le repas achevé, Kepa me proposa de choisir la suite de la visite.

Et comme à chaque période compliquée de ma vie, les librairies m'ayant toujours porté chance, j'avais fini par opter pour la visite du **Pigeonnier** plutôt que le temple de Longshan. Pour être tout à fait honnête, j'avais tout simplement oublié de prendre mon appareil-photo puisque c'était une folle journée comme ils disent à Nantes. Et sur cette bête remarque à la Juan Gonzalo, j'avais répondu à Kepa cette stupidité :

– Le Pigeonnier pour se poser puisque je suis devenu un véritable pigeon voyageur.

– Trop fort le journaliste néophyte ! Je te préviens, je n'y suis jamais rentré mais j'envisageai d'y emmener mes parents lorsqu'ils viendront à Taïwan !

Durant le transfert ferroviaire, j'avais demandé à Kepa comment lui était venu l'idée d'aller à Taïwan et puis de vivre à Taïwan car tel était le sujet de mon article.

– Tu veux que je te raconte toute l'histoire ?

– Oui, car ce n'est tout de même pas banal comme direction. Si tu es d'accord je voulais que tu m'expliques cette aventure qui a fait que tu t'es définitivement installé ici, d'après ce que m'a dit Juan !

– C'est exact, mais tu veux que je remonte jusqu'à ma sortie de France ?

– Oui, oui ça m'intéresse diablement ! Comme je suis un débutant dans ce métier, ça va m'aider à me construire, ça me changera des discours formatés de ceux qui possèdent la science infuse !

Kepa n'était pas forcément un grand bavard. Il avait dû faire un gros effort pour préparer son histoire.

– Ce qu'il faut que tu saches que j'ai eu la chance de faire de longues études qui ont révélé une curiosité dans un domaine où j'excellais en pratique et très loin en théorie. Quatre années en France, plus une année de spécialisation au Canada. Déjà cet imprévu au Canada n'a fait que renforcer cette tournure d'esprit dirigée vers la découverte, moi qui ne connaissais que les gymnases du *Neuf-trois* à cause de ma passion pour le Hand-ball, domaine dans lequel j'excellais malgré ma taille de Schtroumpf. À mon retour en France, pour valider mon diplôme, je suis retourné à la fac de Nanterre. Là, je suis tombé sur un drôle de zozo, Erwan avec qui j'ai vraiment sympathisé, moi qui suis un taciturne né. Le diplôme en poche, il m'a proposé de prendre une année sabbatique en Australie avant de se lancer dans la vie active.

Au début, le choix fut cornélien car en principe je devais partir à Lyon pour finaliser une thèse mais en y réfléchissant bien je ne me voyais pas reparti pour trois nouvelles années d'études, alors j'ai fini par accepter de l'accompagner. Direction l'Australie où j'ai découvert le wwoofing, un classique du genre dans ce pays.

– Je t'arrête car le wwoofing, je ne connais pas.

– Pour aller vite : le wwoofing dans une ferme consiste à bosser sans être rémunéré. Mais en revanche, tu es nourri et logé. Là, deux évènements capitaux vont bouleverser ma vie. J'ai d'abord rencontré Iwen qui faisait, elle-aussi, du wwoofing dans cette ferme. Puis nous avons sympathisé avec les patrons et donc l'année suivante, ils nous ont demandés si on pouvait revenir pour préparer la campagne de fraises ? Comme Iwen était libre, j'ai décidé d'arrêter mes études et j'ai dit ok, va pour les fraises !

– Et tes parents étaient d'accord avec ce plan ? Un brillant étudiant qui devient agriculteur dans un pays étranger, ce n'est vraiment pas courant.

– Mes parents nous ont toujours laissé le choix, ma sœur et moi, de décider de notre vie.

– Tu as eu de la chance car ne me fut vraiment pas mon cas. Et après la Canada et les fraises australiennes, comment Taiwan allait dessiner votre avenir avec Iwen ?

– Bonne question, monsieur le journaliste, nous avons fini par nous installer à New Taipei City. Après diverses péripéties, une petite fille est venue compléter la famille. Voilà tu sais tout.

Si tu écris un article, Sherbrooke, les fraises australiennes, c'est ok mais Irma n'existe pas.

– C'est noté de toutes les façons je changerai tous les noms. Mais dis-moi qu'est devenu Erwan car au départ c'est lui qui a eu l'idée du wwoofing ?

– Eh bien, on continue à correspondre et on se tient au courant de nos vies respectives. Lui, s'est établi en France. Et lorsque j'aurai l'occasion d'y retourner, j'irai le saluer.

– Une question plus technique à présent si tu es toujours d'accord ?

– Tu me la poses si tu veux mais tu auras la réponse devant un verre de bière car nous arrivons bientôt.

– Parfait, je voudrais comprendre le choix entre Taïwan et la France que je n'écrive pas trop de bêtises à ce sujet.

– C'est simple mais cela n'appartient qu'à moi, on ne peut pas le dupliquer. La vie, ici, correspond plus à ma mentalité, à mon esprit. Je t'explique vite fait. Mes deux meilleurs copains ont préféré assurer la fameuse trilogie : réussite sociale, maison, femme et enfants. Soit une vie classique en France qui ne m'intéressait absolument pas.

– Mais reconnais que même si le parcours est tortueux, il est tout de même étonnant. Et tu maîtrises la langue comme pas deux. Tu dois être une exception pour faire un tel choix : les fraises ou une assise sociale en France ; il y a un monde surtout lorsqu'on est blindé de diplômes.

– On arrive Julien mais si je peux me permettre, toi aussi, tu avais une femme-classe, une philosophe, un boulot où tu assurais plus que de raison et pourtant, tu as décidé de tout jeter par la fenêtre pour commencer une nouvelle vie. Aujourd’hui, tu vis avec une petite femme adorable et tu t’éclates avec ce nouveau métier où tu n’y connais rien ou presque rien. Tu vois, c'est exactement pareil. Bon je te laisse réfléchir à tout ça ! Au Pigeonnier, on aura tout le temps ensuite de débattre. »

Une véritable complicité venait de naître, ce jeune homme qui ne payait pas de mine était tout simplement éminemment sympathiques pour ne pas dire adorable ! Mais avant de rentrer à l’intérieur de la librairie française, j’avais demandé à Kepa de me prendre en photo devant la devanture. Une sacrée image insolite. Un émerveillement d’un enfant attardé n’ayant pas eu d’enfance. Puis Kepa poussa la porte d’entrée en même temps qu’il me racontait l’origine de ce temple autre :

– Il faut que tu connaisses l’histoire Julien. **Le Pigeonnier du Quercy** a été fondée en 1999 par **Françoise Zylberberg** qui était prof de français bien sûr. C’est la seule librairie française du pays. Elle répondait à une demande des étudiants taiwanais qui apprenaient notre langue. Si ce lieu poursuit sa belle histoire, ça pourra servir à Irma plus tard. Mais dis-moi pourquoi as-tu choisi la librairie plutôt que le temple de Longshan, qui est une véritable curiosité ici à Taipei ?

– Comme tu le sais, ces lieux de l'inconnu m'ont toujours porté chance, je me suis dit qu'il n'y avait pas de raison pour que cela change.

– Je comprends mieux, je te laisse fureter. »

Kepa salua en chinois la dame qui était venue à notre rencontre pour voir si nous cherchions un ouvrage en particulier.

A ce moment de la visite, j'étais loin de me douter qu'un lieu aussi incroyable puisse exister dans ce pays lointain. Alors au milieu de ce magma international, étais-je un privilégié ou un simple larbin sans foi ni loi du grand méchant loup américain et de ses satellites européens ? La question existentielle m'avait taraudé l'esprit en saisissant le livre de poche d'Hannah Arendt *Du mensonge à la violence Essais de politique contemporaine*.

Même si j'étais complètement inculte dans ce domaine, je savais en écoutant les leçons professorales de mon ex que les États-Unis à force de mensonges officiels avaient décidé de détruire le Vietnam avant de se prendre une grande gifle. Et comme d'habitude, des milliers de morts pour rien étaient venus baliser ces crimes de guerre de l'inutilité.

Cette entrée en matière me renvoyait à un temps où je n'étais rien au milieu de tous ces brillants penseurs de l'immobilisme. Je pris le livre avec moi pour savoir si j'étais toujours un âne ou si ma nouvelle vie m'avait fait évoluer. Dans un second temps, je continuais de fouiller cette véritable caverne d'Ali Baba, - *on a les références que l'on peut* -, pour trouver ce que je cherchais.

Pour Juan et Elsa, j'ai choisi le livre de Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire et autres politiques*.

Pour Kepa comme il m'avait expliqué que dans ses années lycée, on lui avait fait apprendre du Francis Ponge, je lui ai acheté *Le Savon*.

Je voulais tous les remercier de m'avoir fait vivre cette aventure. Et en tournant les premières pages du *Savon*, j'avais été comme hypnotisé :

Si je m'en frotte les mains, le savon écume, jubile...

Plus il les rend complaisantes, souples, liantes, ductiles, plus il bave, plus sa rage devient volumineuse et nacrée...

Pierre magique !

Plus il forme avec l'air et l'eau des grappes explosives de raisins parfumés...

L'eau, l'air et le savon se chevauchent, jouent à saute-mouton, forment des combinaisons moins chimiques que physiques, gymnastiques, acrobatiques ...

Rhétoriques ?

Il y a beaucoup à dire à propos du savon.

Exactement tout ce qu'il raconte de Lui-même jusqu'à disparition complète, épuisement du sujet.

Voilà l'objet même qui me convient.

De plus, je me souvenais que notre cousin, Jean-Claude, m'avait dédié un livre portant sur la correspondance entre **Albert Camus** et **Francis Ponge**. Mon ex. avait été aux anges, moi ça ne m'avait fait ni chaud ni froid, connaissant à peine Camus. Là, je me rendais compte du retard intellectuel que j'avais accumulé en déambulant dans ces rayons de lumière. Et ça continuait ...

– Julien, viens voir par ici. Incroyable, ce sont les auteurs préférés de mon père. Je ne les achète pas mais quand mes parents vont venir voir leurs petite-fille, il faudra que je les emmène ici, mon père va se régaler. Tiens celui-là, je te l'offre, tu vas vraiment progresser en matière de créolisation !

Et Kepa partit d'un rire solide inhabituel chez lui, lui qui était si sérieux habituellement.

– Mais dis-moi Kepa, c'est quoi le rapport de la créolisation avec Taïwan ?

– Mon père n'arrête pas de nous bassiner avec cette vue philosophique d'**Édouard Glissant** qui l'a conceptualisée. Puis il dit à tout le monde qu'il a deux petits-enfants créolisés du côté de ma sœur et une petite-fille supra-créolisée de mon côté. Et il se contrefiche d'être un Laruna basque, il pense que les fascistes européens actuels sont des ânes bâties, même si c'est méchant pour les ânes car la **créolisation** est l'avenir du **Tout-Monde**. Mais on en reparlera lorsqu'on ira dans le Sud découvrir les restes de la civilisation aborigène. En lisant ce livre, tu vas comprendre cette évidence.

Bon on passe à la caisse car tu as du boulot ce soir pour être au taquet demain avec Delio sur l'histoire complexe de ce pays qui n'en est pas un aux yeux clos du monde dit civilisé, des crétins ou des dictateurs passés et actuels ! »

Deux équations à résoudre : 2.2.8 et 3.1.8 ou 3.2.3 ?

De retour à l'hôtel, je commençai par étudier l'énigme que Delio m'avait gentiment laissée à Tamsui.

« Pour bien comprendre nos découvertes historiques à venir, il faut que tu déchiffres ces deux équations historiques. Bien sûr si tu n'y arrives pas, tu tournes la page, tu auras la réponse. Demain tu auras tous les détails en direct. Delio. »

Mon premier réflexe fut de tourner la page ne comprenant rien à ces subtiles équations. Delio farceur avait juste écrit :

« Perdu !, un indice tout de même, la première équation correspond à un jour férié à Taïwan ! »

Comme Kepa m'en avait parlé, je lui envoyai un message pour bien comprendre l'astuce. La réponse ne se fit pas attendre :

« 2.2.8 = 28 février 1947 »

Et le 18 ou le 23 mars ? Il me répondit dans la foulée, aucune idée ! J'achevais ainsi mon " question pour un enquêteur néophyte " par cet échec, on verrait ce point demain.

Delio m'avait retrouvé à la station de métro Ximen comme me l'avaient indiqué les deux compères.

D'entrée de jeu, je confessais mon ignorance. J'étais trop jeune dans le métier et une buse en histoire.

Et dans un pays étranger pour corser le tout ...

Delio se contenta de sourire avant de me proposer le sens de la visite :

– On commence la journée par la visite du mausolée de Chang Kai Tchek ce qui n'est pas rien. Puis on enchaînera par les évènements des deux dates. Pour ton travail de restitution, je t'ai imprimé le texte remarquable de **Jenyu Peng**. Elle est Docteur en psychopathologie fondamentale et psychanalyse de l'Université Paris 7. Aujourd'hui, elle est revenue au pays. Je t'ai imprimé aussi mes textes sur l'histoire de la Chine. Cela détaillera ton information première puisque tu possèdes le livre de **Hsiao-Feng Lee**. Toute cette doc va t'aider à comprendre tout ce que tu vas visualiser en trois temps. Tu es prêt ?

Et il me tendit toute la documentation que je glissai dans le sac à dos.

– En échange je te laisse le livre d'Annie Ernaux, elle est prix Nobel de littérature !, ça te va ?

– Merci Julien, ça c'est gentil !

La balade historique avait commencé sur l'esplanade du mausolée Chang Kai Tchek. Comme la foule disparate me laissait l'horizon libre, je déclenchai à satiété, le blanc et le bleu de la pagode centrale se mariant parfaitement.

C'était très beau et j'allais me laisser abuser par les belles images avec ce drapeau rouge du Kuomintang flottant au sommet du mausolée lorsque Delio me remit les idées en place :

– Tu vois Julien, ce lieu est très controversé car sans revenir sur ce que tu as lu ou que nous allons bientôt voir, ici on a l'impression de sacrifier la *Terreur blanche* qui accompagne la dictature féroce de Chang, le nationaliste chinois vaincu par le dictateur communiste Mao sur le continent. Deux fous furieux qui massacraient les peuples comme on va à la plage, je ne dis pas leurs peuples mais les peuples ! Bon, tu gardes ça à l'esprit avant de pénétrer dans le Monde des ténèbres, éclairé par la loi martiale qui accompagne cette période de malheurs.

Visiblement Delio appartenait au courant démocratique taiwanais ou peut-être même au *Democratic Progressive Party (DPP)* car le professeur d'histoire n'avait pas su rester neutre, l'émotion l'ayant envahi ; et pour cause.

Devant la statue bronzée du dictateur, entouré de spectateurs intéressés, des soldats en chair et en os se relayaient pour assurer la garde d'un fantôme patiné de cuivre, me semblait-il.

Fascinant car le balai était réglé comme du papier à musique.

Ces soldats de plomb en chair et en os marchaient dans un vide de l'inconscience pour saluer la statue d'un criminel d'état ordinaire. On aurait dit que l'on avait tourné les clefs de l'absurde tellement les mouvements de ces marionnettes étaient décomposés. J'eus une pensée horrible pour mon père, ce militaire, tueur assermenté de la légalité qui pouvait dire :

" Mon métier consiste à apprendre à des soldats à tuer légalement des ennemis ".

Cette dernière pensée me renvoya à la réalité des choses.

Qui étais-je moi pour porter de tels jugements hâtifs ?

Moi aussi j'avais été un militaire engagé, moi aussi j'avais défilé un 14 juillet, moi aussi j'avais été un pantin à grosses ficelles alors j'oubliai toutes ces réflexions à la noix et retournai à ma nouvelle évolution, je n'étais qu'un journaliste débutant qui découvrait la complexité historique et basta.

Puis Delio me conseilla de visiter le musée consacré à Chang Kai Tchek, ce que je fis pendant qu'il descendit fumer une cigarette. Je contemplai ce pan d'histoire où toutes les têtes couronnées à la sortie de la guerre avaient posé assis à côté du petit bonhomme malingre.

Roosevelt, Churchill, Eisenhower pour ne photographier que ceux que je reconnaissais. Bien sur l'affrontement Etats Unis - Communisme chinois était la priorité de ces rencontres avant que les USA ne laissent tomber ce dictateur, Chang Kai Tchek, lorsqu'ils adoubèrent Mao, l'autre dictateur !

De salle en salle, ces vieilles histoires de vainqueurs me réveillèrent, alors je repris mon appareil photo pour assurer ce reportage intermédiaire.

Le musée traversé, je rejoignis Delio :

« C'est bon pour la découverte de la *Terreur blanche* de Chang, on continue ?

– Le 2.2.8 ou le 3.1.8 ?

– Le 3.1.8 pour commencer !

Delio s'était enfin livré. Il me confia ce témoignage :

– Tu vois Julien, cette avenue que nous traversons, le 18 mars 2014, j'étais assis au milieu de jeunes étudiants qui comme moi, dénonçaient la future intrusion chinoise dans les affaires de Taïwan. C'est ici qu'a commencé ***Le Mouvement des Tournesols***. Au-delà de ma participation, c'est une page décisive de ce pays qui a été tournée. Tu as tous les détails dans ce que j'ai remis. On continue ou tu veux visiter le palais présidentiel ou le Yuan législatif ?

– Ni l'un, ni l'autre, merci Delio, on continue avec le 2.2.8. Tout est trop nouveau pour moi, même Kepa ignorait cette date et ta participation au mouvement.

– Alors on traverse la route pour rentrer dans ce musée de la Paix. Là aussi tout est consigné dans la documentation. Ce massacre du 28 février 1947 est devenu un jour férié à Taiwan. Tu auras l'occasion de le célébrer avec Iwen et Kepa, nous, nous allons nous contenter de traverser cette histoire dramatique.

Le musée était fermé mais malgré cet écueil, une collection de classeurs présentait les photos des personnes qui furent massacrées ce jour-là.

Je tournai les pages lentement pour m'imprégner de cette histoire qui me paraissait importante. Delio était parti de son côté pour se recueillir près d'un temple discret. Puis je décidai de prendre les photos de toutes les pages des classeurs mis à disposition.

Avant de le retrouver, j'avais refermé tous les classeurs et je m'étais dirigé vers les allées centrales. Là, devant moi un incroyable écureuil cherchait sa voie. Ni une, ni deux, je fis glisser mon appareil photo pour capter cette image insolite.

A la sortie du parc, de magnifiques tortues posèrent pour moi. Des cistudes géantes ? Même si ces scènes complétaient ces surprenantes découvertes, elles ne rentraient pas dans le cadre de ce reportage.

En ayant terminé avec sa longue méditation, Delio me rejoignit devant ce surprenant tableau.

« Alors ?, me dit-il, tu as vu tout ce que tu voulais voir ?

– Oui, j'ai tout mis dans la boîte ! Simplement il faudra que tu me fasses une synthèse historique moderne, il y a beaucoup de choses que je n'ai pas comprises. Pour moi, Chang était le gentil et Mao le méchant car tout le monde avait le doigt sur la couture de pantalon mais c'est bien plus compliqué que ça, n'est-ce pas ?

- Oui, on se fera une petite réunion avec Kepa lorsque tu auras commencé à rédiger. Dans le dossier que je t'ai laissé, tu as mon adresse mail, n'hésite pas à m'interroger.
- Ok, c'est noté. Et sur le retour, tu nous trouves un coin pour fêter par anticipation ce jour férié. Tu m'expliqueras aussi deux ou trucs qui me turlupinent sur la société actuelle de Taïwan.!
- Pas de problème, on y va ! »

Là, assis dans ma chambre d'hôtel, je regardai les photos une par une. Je visitai une partie tragique de l'histoire de Formosa qui allait finir par s'ouvrir comme une véritable démocratie. Et je relus : *The First Toll of Democracy* puis *The 228 Incident* suivi de *Petition Demonstration Demanding Punishment of Murders !*

Un sacré travail historique compréhensible pour les lecteurs et une rédaction d'articles, corrigés par Elsa, m'attendaient.

À la recherche des Aborigènes

J'avais négocié avec Kepa une pause après ce départ sur les chapeaux de roue.

Le jour férié passé à Juifen au milieu d'une foule bigarrée n'avait rien arrangé. Iwen et Irma nous avaient accompagnés dans cette nouvelle aventure qui s'était bien terminée après un départ hésitant.

Queues infernales aux arrêts de bus et taxis en surchauffe.

Grâce à un coup de maître, Kepa avait happé au vol un taxi solitaire. Ouf ! La suite de la balade fut de suite plus agréable, avec en prime, la visite du musée de l'or et cette montée infernale pour voir une somptueuse cascade attenante à ces lieux étonnants, une fois de plus.

Le soir au calme dans ma chambre d'hôtel climatisée, je voulais revoir à tête reposée ces premières révélations avant d'aborder la question centrale des aborigènes. Tout cet enchaînement hétéroclite historique devenait bien trop complexe à mon goût. Après une journée de repos bienvenue, j'étais confortablement installé dans la cabine du téléphérique du métro aérien qui remontait vers Maokong Gondola au fur et à mesure que Taipei rapetissait.

Et sans trop réfléchir à ce qui m'attendait, j'avais négocié cette incroyable journée avec l'aval de Kepa, bien sûr.

Je me lançai dans une expérience solitaire : un reportage inédit que je devais assurer seul sans tricher pour respecter mes employeurs et surtout mes futurs lecteurs.

Le stage devait être ensuite validé par mon adorable tuteur qui m'avait dessiné des scénarios plus ou moins complexes. Pour me tester, j'avais choisi le plus difficile.

Pour l'instant tout se déroulait à la perfection, Iwen m'avait procuré le *Fun Pass 1 Day*, l'équivalent d'une spéciale *Easy Card*, j'étais donc parfaitement tranquille lors de cette traversée aérienne aller-retour !

Au sommet de cette incroyable et incertaine virée, je pris le temps d'apprécier ces points de vue d'exception avant de penser à me restaurer. L'exploration et surtout la méditation ne viendraient que dans un second temps.

Le thé dégusté puis avalé, je m'étais mis en route un peu au hasard. Après avoir exploré les hauteurs de la station terminus de Maokong Gondola, je descendis vers un petit temple solitaire et une rizière aménagée.

Plus loin, devant un panneau indicateur, je découvris deux directions antagonistes. Il fallait que je fasse un choix et personne ne pouvait m'aider.

Je tentai l'aventure en descendant jusqu'à *Zhinian Temple* afin de le visiter.

Extraordinaire déshérence solitaire dans un environnement réservé à la méditation. Je n'en pensais pas beaucoup plus dans ces domaines de l'ignoré que je découvrais. Le taoïsme commençait à envahir mon esprit. Après avoir longuement déambulé dans les colorés solitaires de cet extraordinaire temple d'une beauté incroyable, ça changeait du grisâtre des églises européennes de la soumission, je repris le téléphérique à la station de *Zhinan Temple*.

Pour accompagner ce retour sur terre, il fallait que j'oublie ces intenses rêveries d'un promeneur solitaire rousseauiste devenu taoïste par effraction. Je devais étudier le dossier des Aborigènes que m'avait préparé Delio.

Et ça commençait fort : je venais de lire et de relire la déclaration de *Tsai Ing-wen*, la Présidente actuelle de Taïwan :

« Je présente mes excuses aux peuples indigènes de la part du gouvernement, afin de vous transmettre nos plus sincères excuses pour les souffrances et les injustices que vous avez subies au cours des 400 dernières années. »

Je ne réaliserai que bien plus tard la portée de cette amende honorable que lorsque mon reportage sera enfin achevé ...

Jhiben National Forest

Après le repos, je me remis au travail avec cette première étape de mes recherches anthropologiques. Et pendant qu'Iwen et Kepa faisaient trempette dans les sources d'eau chaudes canalisées, j'avais fait le tour de l'hôtel.

C'est ici que j'ai découvert les premières sculptures aborigènes. Remarquables, intrigantes aussi !

Puis je suis parti étudier la plus étonnante à l'entrée du parking de l'hôtel, celle qui représentait un chasseur aux aguets.

Ici à Taïwan, le sujet *Droit de chasse* sur des territoires ancestraux devenus parcs nationaux étant aussi polémique, je ne m'attardai pas sur ces points trop complexes à mon goût.

Dans la première partie de l'excursion, Iwen menait bon train à l'avant, et je n'eus pas le temps de faire glisser mon appareil-photo pour fixer cet éphémère macaque farceur, dommage ! Puis nous entrâmes dans le parc national pour entamer une première balade assez déconcertante.

Parvenus au point le plus haut de la balade, Iwen et Kepa discutèrent avec deux personnes qui arrivaient de l'autre côté de la montagne.

Je restai en retrait, admirant le paysage dévoilé de la côte Est.

Puis Kepa m'expliqua que ces deux randonneurs âgés voulaient savoir pourquoi il y avait tant d'européens aujourd'hui dans ce lieu habituellement tenu secret. Ils étaient en pleine forme nos deux anciens. Et superbement équipés !

Avaient-ils des origines aborigènes ?

À l'évidence, oui, mais mon esprit influencé m'avait livré une étude morphopsychologie à deux balles à la limite de l'affabulation raciste. J'eus honte de ma réflexion digne d'un benêt inculte.

Par chance dans la descente, le rêve allait devenir réalité. D'abord un magnifique macaque descendit de son perchoir pour poser à distance acceptable de mon objectif.

Je mitraillai allègrement lorsqu'une biche naine vint à son tour nous saluer avant de disparaître ne sachant pas si nous étions des prédateurs ou de simples promeneurs.

La fin de cette inoubliable entrée en matière se termina avec ce casse-croûte improvisé sous la surveillance d'un autre singe.

« Fais attention !, m'indiqua Kepa, ils adorent notre nourriture.» Certes, je n'avais pas beaucoup avancé sur le dossier bien complexe des Aborigènes, mais je m'étais particulièrement éclaté en découvrant à la fois une faune naturelle dans ces paysages de rêve.

Et là suite du programme serait du même acabit, m'avait précisé Kepa. Après des journées intermédiaires calmes, ce fut le grand jour.

Au départ de Hualien, Kepa fonçait en voiture vers le Tarako National Park. Toutes les 10 minutes, je lui demandai de s'arrêter pour prendre en photos la côte bien pacifique plonger dans un océan d'une platitude émeraude.

Et Kepa s'exécutait me faisant découvrir lui aussi des merveilles pointillistes. La prise de vue qui m'avait le plus intéressé, fut celle du vieux pêcheur les pieds dans l'eau avec son chapeau caractéristique. Il ramassait des coquillages ou il attrapait des petits poissons.

Puis Kepa me pressa légèrement agacé pour arriver dans ce sanctuaire car lorsqu'on s'attarde sur les 19 kilomètres peu ou prou des gorges du ruisseau dont j'ai volontairement oublié le nom, on entre dans une féerie autre.

Les temples au repos, se la jouaient méditation colorée ou harmonies de l'équilibre. Nous en avons visité deux assez extraordinaires lors de ce périple de la grâce philosophique !

Mais ce que j'ai retenu ce jour-là, ce fut la formidable randonnée sur le passé japonais de ces lieux : *Lushui trail*. Rien de bien méchant mais il ne fallait pas avoir le vertige. Du paysage de luxe au-dessus des Gorges bleutées à découvrir sur une courte distance. De retour en ville, je pris la parole :

« Dis donc Kepa, bien sûr que je me suis régalé, ces gorges sont magnifiques mais je n'ai pas avancé d'un iota sur le reportage sur les Aborigènes.

– Écoute comme cet article est destiné aux lecteurs français, tu trouves toute l'histoire des Aborigènes sur le net. Ce que j'ai voulu te montrer lors de ces balades, c'était le dépassement de la méditation dans ces lieux. Aujourd'hui pas de singe ou de biche mais un environnement unique façonné par la nature mais sous la direction de l'homme, et ça ne te plaît pas ? Monsieur est bien difficile, je trouve.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire Kepa. Bien sûr que ce fut une journée mémorable. Non ce qui m'ennuie c'est mon ignorance sur les Aborigènes, on dirait qu'ils sont absents. Et j'imagine la difficulté de rendre par l'écrit la beauté de ce site.

– Alors tu te débrouilles, ce n'est pas moi qui vais t'aider. Quant aux Aborigènes, depuis que tu es venu à Taïwan, je m'y suis intéressé mais avant j'ignorais tout de leur histoire. Alors bien sûr qu'ils sont absents comme d'habitude. Mais avant de retrouver la civilisation, on s'arrêtera devant une statue qui symbolise ce parc national d'essence aborigène et ça sera tout pour conclure notre virée mais prends ton temps pour les photos ! »

Le dernier espoir sur ce dossier allait se situer à **Ita Thao** au bord de **Sun Moon lake** ou si l'on préfère en français le lac du Soleil et de la Lune.

Quel joli nom. !

Nous partîmes en villégiature la famille au complet cette fois-ci. Comme pour les Lanternes ou comme à Juifen, la gamine complétait cette équipe de choc. Elle était vraiment adorable pour son jeune âge, j'en fis la remarque à Kepa qui me répondit la célèbre maxime de son père :

« La créolisation mon cher, il n'y a que ça de vrai !

– Sans vouloir jouer les théoriciens naissants, j'ai l'impression que Taïwan n'est qu'un pays du mélange créolisé, Irma en est juste la confirmation, tu ne crois pas ?

Incroyable ce pays !

Mais Kepa qui avait voyagé dans d'autres contrées me fit cette remarque pleine de bon sens :

– Partout où j'ai été dans le monde, les populations se créolisent malgré les interdictions religieuses ou politiques. Il n'y a que les consanguins et surtout les **cons sans gains** qui pensent le contraire alors qu'ils sont eux-mêmes issus de cette mixité !

– Impressionnant monsieur l'anthropologue ! »

Ce qui fit sourire le petit basque qui avait oublié ses origines depuis longtemps. Enfin, depuis une bonne dizaine d'années depuis qu'il avait choisi de traverser le *Tout-monde* pour reprendre l'expression de son père !

Il parlait parfaitement l'anglais et le chinois, le français bien sûr qu'il maîtrisait à la perfection mais il ignorait tout de la langue basque, l'Euskara et même de l'espagnol qui malgré ses origines lui était inconnue.

Il était aussi d'une grande discrétion, cela me changeait de tous ceux que j'avais connus qui se goinfraient de retremontades sans intérêt sur le sexe des anges.

Puis Kepa nous conduisit à **Ita Thao** et gara le véhicule à l'endroit indiqué. Là, Iwen prit les choses en main pour trouver la location qu'elle avait déniché. Elle s'occupa alors de leur petite fille pendant que je m'installai dans ma chambre.

Le soir venu, nous déambulions dans les rues où des commerçants avaient installé leur petit marché.

Un *Night Market* en somme qui n'avait plus de secret pour moi depuis ma venue à Taïwan.

Mais bizarrement Iwen, cette grande spécialiste de la chose nous invita dans un petit restaurant tenue par une dame ayant à l'évidence des origines aborigènes.

Après ce délicieux intermède, la nuit étant tombée, les lumières éclairaient le lac à présent bien silencieux.

C'était beau et apaisant mais on imaginait bien qu'en pleine saison, la quiétude de cet endroit devait s'effacer pour laisser la place à l'agitation touristique. Après cette respiration picturale, nous rejoignîmes nos appartements respectifs.

Le lendemain, Irma dans le sac à dos n'arrêtait pas de me sourire, j'y vis comme un signe. À l'intersection pointée par Kepa, je décidai de les quitter.

« Tu m'autorises Kepa ?, je viens de faire Maokong Gondola. Je suis persuadé que cette élévation en téléphérique est moins joli. Je vous quitte, je vais à pied en aller-retour jusqu'au temple que vous m'avez montré hier. Je veux voir ce que cela donne en plein jour ? Je peux ?

– Bien sûr, Julien, vas-y, nous on file. A tout à l'heure. »

Et je me fendis d'une bise à la petite Irma en lui disant les autres banalités habituelles. Bientôt, la petite famille disparut dans la brusque montée de l'escalier qui menait au départ de la station.

Le plus simple était de partir vers le *Camphor Tree Trail*, à travers les camphriers et les plantations de thé. Je poursuivis sur ce sentier aménagé qui bordait le lac.

Puis, je m'arrêtai devant *Nine Frogs State* ou si l'on préfère la statue de pierre de neuf grenouilles sculptées qui mesuraient la hauteur du lac.

Il me semblait que la situation était peu reluisante car on les distinguait toutes. Je continuai d'avancer vers cette merveille de temple lorsqu'une magnifique tortue m'interpella.

Avait-elle dérivée sur ce bout de bois ?

Comme il m'était impossible de répondre à cette énigme, je la pris en photo une multitude de fois tellement elle était belle.

Mais j'avais l'impression qu'elle voulait me dire quelque chose.

Rêve ou réalité ?

J'avais bien du mal à me détacher de cette incroyable scène.

La tortue ne bougeait pas.

Elle m'interrogeait la tête dressée vers le ciel.

J'avais un mal fou à la quitter.

La tortue m'hypnotisait comme le singe ou la petite biche du Muntjac rencontrés l'autre jour.

Mais il fallait que j'avance pour atteindre le temple de **Wemvu**.

J'avais eu dû mal à me concentrer sur cette merveille y compris sur le point de vue exceptionnel du lac.

Chose extraordinaire même si au retour j'avais photographié d'autres tortues certes éloignées, je croisais à nouveau Caroline qui m'avait tant marqué à l'aller. Cette magnifique tortue allait me livrer la clef pour lever le mystère des Aborigènes.

Mais avant de repartir, je me suis tourné une dernière fois vers le lac et j'ai hurlé : « Merci Caroline, longue vie à toi ! »

De retour au village, Iwen passait toutes les échoppes d'un village aborigène en revue, je trouvais le temps long, très long. Pendant que les deux parents jouaient les touristes passionnés, je m'occupai d'Irma qui ne supportait plus d'être dans le sac à dos. J'avais fini par la rendre à Kepa qui avait rejoint Iwen à l'intérieur d'une boutique de pierres colorées.

Et là, j'ai eu un coup de cœur pour ces bracelets aborigènes confectionnés sur place.

J'ai demandé à Kepa de traduire mes souhaits en mandarin car je souhaitai en avoir deux, bien sûr.

Après m'avoir demandé mes préférences dans le choix des pierres, la dame les rassembla en deux bracelets distincts.

Pour confectionner le mien, j'avais choisi les représentations de l'Humanité avec **Memory** et **Obéissance**.

Pour Noémie ce fut l'**Amour** et la **Sérénité**.

La dame me fit essayer le support et recommença l'opération avec le poignet d'Iwen.

Parfait, là elle nous demanda de repasser dans deux heures le temps qu'elle finisse le montage de ces deux merveilles. Je lui réglai le tout et sortit de la boutique, en remerciant silencieusement Caroline de son intervention !

Lorsque j'ai envoyé par mail cet article à Elsa, elle m'a demandé l'autorisation de le compléter avec cette information que j'ignorai :

*« Ton article mérite quelques précisions que j'ai ajoutées. Tu les lis et tu me dis si ça te convient ? Incroyable concours de circonstances, l'autre jour à la maison, **Max Demau**, un collègue de Juan a évoqué le décès récent d'un poète franco-écossais **Kenneth White**. Comme je ne le connaissais pas et que je voulais en savoir un peu plus que ce que m'en avait dit Max, j'ai fait des recherches. C'est un immense personnage qui devrait te plaire.*

Comme je n'en suis qu'au début et que ma commande de livres est en cours, j'ai tout de même lu des choses étonnantes sur Kenneth

White. Toi qui es devenu un spécialiste de ce phénomène, la créolisation du Tout-monde, Kenneth White a reçu le Prix Edouard Glissant en juin 2004 pour sa perception différenciée de ce monde qui marche parfois sur la tête ! La coïncidence est incroyable. Plus intéressant pour ton article, voilà ce qu'il écrit sur le lac que tu as découvert en famille :

[...] Le lac du Soleil et de la Lune est situé à environ deux heures de Taichung par l'autocar, à 800 mètres d'altitude. De hauts rochers se dressent sur tout son pourtour. Ses rives sont parsemées de temples et de hameaux indigènes. Il tient son nom d'une vieille légende selon laquelle un dragon garda le soleil et la lune captifs dans ses eaux.

J'ai loué une barque et j'ai ramé vers une petite île au milieu du lac.

Là, une vieille femme vendait de quoi manger : des gâteaux, des bonbons et des œufs durs.

J'ai acheté quelques gâteaux pour le cas où j'aurais faim plus tard, puis je me suis écarté avec ma barque, j'ai tiré les rames, et j'ai laissé le bateau dériver.

C'était le début d'un après-midi mytho-cosmologique.

Selon le mythe solaire répandu dans ces contrées [...] au début il y avait beaucoup trop de soleils dans un ciel trop bas, et leur chaleur grillait la terre.

Il fallait que quelqu'un parte éliminer les soleils superflus et relever le ciel. Les Atayal racontent ainsi la légende ...

Ensuite, il évoque de l'île Lалу, au milieu du lac qui est la terre sacrée de la tribu Thao. La légende ou l'histoire dit que les chasseurs ont découvert le lac du Soleil et de la Lune ou Sun Moon Lake en poursuivant un cerf blanc à travers les montagnes. Est-ce que tu m'autorises à rajouter tous ces points dans ton reportage ? »

Je n'en revenais pas. Tout un pan de mon ignorance volait en éclat.

Bien sûr que j'avais donné mon go !

J'avais juste précisé que c'était bien Caroline d'ici et non celle de **Roba** qui m'avait donné les clefs de la compréhension ...

Deuxième partie

Retour en France

Cameleyre.

Quinze jours de repos me furent nécessaires pour me remettre dans le bain. Même les parties de pêche concédées à Victor, ne m'avaient pas détendu, j'avais tout simplement du mal à redescendre sur terre. Heureusement Noémie fut une sacrée assistante dans ce cadre bien défini. Elsa ou madame Gonzalo si l'on préfère, me prévenait qu'elle avait corrigé l'ensemble de mes épreuves. Elle ajoutait qu'elle avait été impressionnée par la qualité de mes reportages. Je le fis écouter à Noémie. Cette dernière m'avait brusquement embrassé avant d'aller chercher au salon le magazine où était paru mon premier article sur la fête des Lanternes à Taipei. Mais plutôt que de sauter au plafond, je lui ai alors expliqué le rôle essentiel d'Iwen, de Kepa et de toute sa famille qui m'avait chaleureusement ouvert les portes de ce coin de paradis. En relisant ce premier article, la seule chose dont j'étais vraiment fier, était la qualité de mes photos. Je signais mes articles du nom de Julien Moinlysse, soit l'anagramme d'un grand connaisseur de Taïwan dont je n'avais jamais entendu parler. C'est Juan qui avait choisi cette signature baroque. La véritable reprise eut lieu à *Cameleyre*.

Elsa et Juan avaient hérité de la maison familiale. Leurs premiers voisins n'étaient autres que la tante et l'oncle de Kepa : Émilie et Alex.

Juan avait tenu à me les présenter. Ils me demandèrent des nouvelles d'Iwen, d'Irma et de Kepa. Comme ils n'avaient pas lu mes premiers reportages, Juan se leva pour aller chercher les deux derniers magazines où mes aventures avaient été publiées. Puis vint l'heure de vérité en Gascogne comme avait l'habitude de le dire Marcel à Victor quand ils attaquaient l'apéritif.

Juan nous accueillit avec son plus beau sourire commercial :
« Vas-y rentre, Julien, ne sois pas timide. Comme Elsa et moi-même, Emile et Alex font partie de la grande famille socialiste, enfin ce qui l'en reste.

La suite, comme d'habitude, commençait à partir en *sucette*, j'en déduisis que c'était une constante de la Gauche. Alors Elsa coupa court à la conversation avant qu'elle s'envenime ou qu'elle dégénère :

- Café, Whisky, Pineau ?
- Un verre de blanc, sec de préférence si tu en as Elsa ?
- Comme dit Adèle !, ajouta Juan.

Personne ne comprit, tout le monde le regardait avec des yeux de merlan fris avant qu'il ne se tourne vers moi :

- Julien, je pensais que Taïwan t'avait enhardi pour choisir un Blanc sec !
- Je ne comprends toujours pas !
- Adèle Blanc-Sec, t'enhardit, facile pourtant ce jeu de Meaux pour un mec originaire de la Brie ... côtier ou de la Brie collage ? Un Entre-Deux-Mers c'est bon pour toi ?

- Parfait ! Tes vanes sont toujours aussi nulles !
- Peut-être pour des esprits cartésiens comme le vôtres. Mais Julien, je dois reconnaître que tes reportages ont eu du succès, les ventes du mag' ont explosé ! Comme tu peux le voir, j'ai découpé tes reportages en plusieurs parties. J'ai éliminé les Aborigènes car il manque un truc. Tes remarques sur les autocrates éclairés ou pas, ça n'intéressent pas les gens depuis le retour sur le devant de la scène de Boney M.
- Boney M ?
- Key, hey, Rasputin, ça ne te dit rien ?
- Bof, c'est toujours aussi nul. Tu veux que je parle du survol de la côte Est par deux avions de chasse de l'armée de Taïwan ?
- Oui, même si cela sort du cadre de ton reportage, une pointe de sensationnel ne peut pas faire de mal. Les ventes vont suivre c'est certain, surtout lorsqu'on évoque une hypothétique guerre loin de chez soi. La Chine, les Yankees ; le risque de guerre mondiale. Bien sûr tu n'oublies pas les randonnées ! Tu as des photos de la côte Est ?
- Oui, pas de soucis !
- Et puis je voudrais ton avis perso sur Taïwan ...

Je dégustai le *Côte de Gascogne* pour me laisser le temps de synthétiser :

- Pour aller vite et pour ne pas jouer les théoriciens de la chose, je pense simplement que Taïwan est une véritable démocratie avec des avancées sociétales extraordinaires comme ce ministre transgenre. Est-ce qu'on imagine ça en France ? Mais je ne développe pas de théories, j'ai constaté ces faits.

Quelque chose aussi m'a frappé. Je l'avais noté par deux fois dans mon carnet perso : le " *Peuple-Enfant* " !, en effet, il y a des fêtes foraines à tous les coins de rue. Depuis la fin de la *Terreur blanche* en 1987 c'est un pays jeune, en pleine évolution, qui regarde très peu le voisin monolithique même si les échanges professionnels se font naturellement entre les deux populations. Le frère d'Iwen va régulièrement travailler en Chine.

– En tous les cas, bravo pour la qualité de tes enquêtes ! Et de toutes les façons, Kepa revient bientôt en France voir ses parents, il complètera tes articles au cas où. Pour changer de sujet, pour tes prochains reportages que j'ai programmés, j'ai choisi : Guernica et les Pyrénées, ça te dit ?

– Guernica, ajouta Alex, je t'accompagne avec Émilie si tu n'y vois rien à redire ! Depuis le temps que l'on doit y aller, intervint Alex.

– Alors dans ce cas, on sera aussi de la partie avec Elsa car n'y sommes jamais allés, ajouta Juan.

Quelques jours plus tard alors que j'avais définitivement tourné la page de Taiwan, je reçus ce premier SMS détaillé de Kepa. Il allait bientôt m'appeler dès qu'il serait en France. Comme ces points très précis allaient modifier notre emploi du temps, je retrouvais Noémie à son bureau.

– Lorsque tu auras cinq minutes, tu pourras m'imprimer ces deux documents que je t'ai envoyés par mail.

– Et pourquoi tu ne le fais pas sur ton imprimante ; elle est en rade ?

– Tu vas rire mais je suis encore à Taipei, j’ai oublié que les encres étaient mortes avant de partir.

– Je te fais ça mon Juju !

C’était la seule à pouvoir m’appeler ainsi sans que je ne sorte de mes gongs. Là, elle me tendit le programme à venir de Kepa :

Salut Julien, on arrive dans 6 mois en France ! Ne t'inquiète pas, on viendra vous voir. Comme on va voir Erwan dans les Deux-Chèvres (humour) et mes parents en suivant, on compte passer chez vous une quinzaine de jours car je dois faire l'Angleterre avec ma sœur et sa famille. Le Portugal et l'Espagne aussi car Iwen veut tout découvrir. Je t'appelle lorsqu'on en saura un peu plus pour les réservations. Tu pourras aussi m'aider dans les transferts sachant qu'à Paris on a la même filière d'évasion que toi (humour). Tu as vu que je progresse dans ce domaine. Bises à Noémie. La créolisation en marche. Kepa

Le temps passant toujours aussi vite, je poursuivais mon apprentissage de reporter itinérant en France avant d’aller en Espagne et bientôt en Italie.

Pour mon prochain article, sur les conseils d'Elsa, j'étais revenu à Cameleyre car Alexandre Lopetegui allait m'aider à préparer ce reportage sur Guernica avant l'arrivée de la Kepa's Family.

Alex me reçut dans leur cuisine tout neuve que les Lopetegui venaient de refaire :

« On boit l'apéro et on file dans un restaurant sympa de Contis car Émilie n'a pas le temps de faire à manger à midi. Elle a réunion cet après-midi pour parler de la *Georgette* qui risque de devenir une célébrité dans les Landes. Pour ton info, c'est une pinasse mais Émilie te détaillera l'histoire. En qui concerne les Laruna, Juan a précisé que tu travaillais sérieusement sur ce dossier ! Or, si tu m'emmènes à Guernica ou Gernika, tu dois savoir que leur grand-père, le fameux Iñigo a été recruté comme domestique ou comme jardinier chez l'opportuniste colonel de Gorostazu à Saint-Vincent-de-Tyrosse dans les Landes. Jusque-là rien d'extraordinaire, les deux étant basques sauf qu'en 1937, Iñigo Larunari - aujourd'hui, le nom a été francisé en Laruna - a combattu pour la République espagnole, alors que *Goros*, qui était le surnom du colonel, a supervisé le bombardement de Guernica au service de Pétain, alors ambassadeur de France en Espagne. Tu penses bien que la Légion Condor des nazis l'intéressait ! Tu creuseras ce dossier avec Émilie car je ne pense pas que Kepa soit au courant de cette affaire. Pour changer de sujet, la dernière fois, tu as évoqué les cistudes et les tortues en général.

– Oui, car figure-toi que l'*émyde mutique* ou Caroline si l'on préfère m'a parlé autour du lac du Soleil et de la Lune.

Mais je ne peux en parler à personne car on me prendrait pour un fou !

Qu'est-ce qu'elle a voulu me dire ? À ce moment-là, j'étais sur la piste des Aborigènes ! M'a-t-elle guidé, inspiré ?, je n'en sais rien. Tout que je sais depuis cette rencontre, c'est que je suis obsédé par ces tortues car j'en ai vues au musée de la Paix à Taipei puis près des étangs où j'habite.

– C'est bien ce que je pensais. Après notre virée à Contis, si tu as cinq minutes, on ira à leur rencontre dans le courant qui porte le même nom que le village, tu as ton appareil-photo ?

– Toujours avec moi, mais tu es sûr de croiser les cousines de Caroline ?

– Sûr ! »

Après manger, Alex roulait en direction du courant landais où il était sûr de les voir. La voiture garée à l'entrée d'une immense plaine où paissaient vaches et chevaux éparpillés, il referma la barrière derrière lui. Puis il nous guida vers ce mystérieux territoire qu'il connaissait par cœur. Un petit pont enjambait le fleuve car c'était bien un fleuve qui rejoignait l'océan à une quinzaine de kilomètres de là, où nous venions de manger. À partir de là il me fit signe de me taire, d'armer l'appareil-photo et d'ouvrir grands mes yeux.

Soudain Alexandre me désigna la petite tortue prenant le soleil sur un bout de bois. Je déclenchai avant de poursuivre. Plus loin, Alexandre s'arrêta à nouveau :

– Regarde là cette colonie, c'est pour toi !

Et soudain, tel un ballet parfaitement réglé, les cistudes plongèrent dans le courant les unes après les autres.

Moment fabuleux ! Alexandre reprit la parole :

- À présent, tu me crois lorsque je t'ai dit que nous traverserions le territoire des cistudes ?
- Alors là respect ! Qu'est-ce qu'on fait à présent ?
- Devine ! Où veux-tu qu'on aille fêter ça après cette réussite ?

Après un arrêt au stand bienvenu, je me rendais compte que je devenais un imminent spécialiste de la tortue. Bien sûr, ce couillon de Juan m'avait demandé si celle rencontrée au bord du lac était une Caroline du Nord ou une Caroline du Sud ? Et ne sachant quoi lui répondre, j'avais décidé de baptiser ma conscience historique pacifique la *Kentucky Turtle*.

Nous redevînmes sérieux lorsqu'Alex aborda le sujet qui allait bientôt nous occuper : Guernica ! De retour dans son antre de Cameleyre, avant de me resservir un excellent petit blanc bien fruité dont il avait le secret, il me donna deux livres à étudier toujours dans le cadre de mes reportages. Celui de **Xabier Irujo** et celui **Gordon Thomas** et de **Max Morgan-Witts**. Je reposai mon verre :

- Mais, enfin Alex, je ne lis pas l'espagnol !
- Pas grave, tu regarderas les photos et tu scanneras celles qui vont t'aider dans ton enquête. Si tu n'y arrives pas on demandera à Émilie, à Juan ou à Elsa de traduire. En gros, les nazis et les fachos espagnols décidèrent de tester en grande nature le bombardement de la terreur.

À la fin de la soirée, j'étais tellement occis que j'avais demandé à Émilie si je pouvais dormir ce soir chez eux. Elle téléphona à Noémie pour la rassurer et me fit dans la foulée un mot d'excuse signée par ces soins pour le lendemain. L'enseignante n'avait pas perdu la main !

Guernica ou Gernika !

Quinze jours plus tard, Elsa et Juan nous attendaient au point de rendez-vous à Bayonne. Émilie et Alexandre étaient déjà installés au fond du van Jumpy. J'avais réussi à convaincre Noémie de nous accompagner, c'était déjà une bonne nouvelle car au retour de notre virée, il était prévu que nous dormions tous à Ordoki chez les Gonzalo.

Durant le voyage, Elsa commença par raconter l'histoire ou la légende du peintre espagnol. Il aurait répondu à l'officier allemand qui lui avait demandé si c'était lui qui avait fait ça, en désignant le tableau : « *Non, c'est vous !* ».

Puis la professeure plutôt d'obédience communiste poursuivit : « Le 26 avril 1937, Hitler avait demandé à Richthofen qui était l'officier commandant de la division allemande Condor, de bombarder la ville basque qui ne présentait aucun intérêt stratégique afin de tester ses futures attaques à venir contre la France et l'Angleterre ! »

Et dans les livres et les revues qu'Alex m'avait passés j'avais lu que Richthofen fort de son crime avait renchéri à la gloire de l'autre taré, le nazi à la moustache ridicule :

" Attaque réalisée avec des bombes de 250 kg et des bombes incendiaires. Simply fantastique. Succès technique complet."

Après la visite de ce musée de l'horreur, trois points m'avaient marqué.

Déjà au moment de payer à l'entrée du Musée de la paix, Elsa et Émilie avaient précisé qu'elles étaient toutes les deux en *Jubilación*. Mais au-delà du sourire amusé de la guide qui parlait un français remarquable, c'est la traduction très personnelle de ce joli mot que me fit Juan, qui m'amusa.

« *La Jubilación* espagnole, disait-il, évitait la Berezina actuelle de notre Retraite bien française !, décidé par cet affreux autocrate qui se prend pour ce qu'il n'est pas ! »

Puis j'avais été impressionné de trouver à la librairie du musée, toute l'œuvre complète en espagnol et en français de l'auteur français de Bandes Dessinées, **Bruno Loth** que je ne connaissais pas, comme d'habitude :

« Juan, pourquoi cet auteur ? Et toute son œuvre ou presque en espagnol et en français ?

Juan se creusa la tête avant de me répondre :

– Déjà, tu trouves son **Guernica**, écrit et dessiné en espagnol et en français. Ensuite, il y a son album **Dolorès** aussi. Il faudra que j'interroge François et son grand ami **Nico** de l'**ACER** car il connaît certainement Bruno Loth. C'est le grand spécialiste des livres et de la BD au sein de cette association. Chaque année il tient un stand à la Fête de l'Huma, j'ai déjà eu l'occasion de le rencontrer et de manger avec leur bande.

– Malgré tes ascendances trotskystes ?

– Eh oui, ma chère Elsa me servait de caution grâce à leur histoire familiale liée au Parti Communiste. D'autres questions monsieur le reporter ?

– Non, je voudrais juste comprendre cet intérêt majeur pour cet auteur français dans un musée de cette dimension ?

– Tu veux qu'on appelle Nicolas, je le connais bien, et j'ai son numéro de téléphone car il lui arrive de descendre au pays-basque ?

Et je ne sais pas ce qu'il m'a pris mais j'ai acheté l'album *Guernica* de Bruno Loth en espagnol ! C'est la remarque de l'auteur qui m'avait intrigué :

« Je voulais bien sûr que mon livre épouse la forme exacte de la fresque de Picasso, même si c'est un format qui n'est pas facile à vendre. Les libraires ne savent pas trop comment le mettre en avant et les lecteurs ne savent jamais comment le ranger dans leurs bibliothèques ! »

Quant à Juan, il avait acheté, du même Bruno Loth, *Viva l'Anarchie !* Tome 1 et 2 ou *La Rencontre de Makbno et Durruti* pour un ami proche de tendance anarcho-syndicaliste, branche historique et ultra minoritaire de la CGT.

Mais comme je ne comprenais rien à cette définition, l'ancien trotskyste me fit une synthèse de cette histoire sociale méconnue puisque je n'en avais jamais entendu parler.

De son côté, Elsa avait choisi l'album *Dolorès* pour l'offrir à Noémie en la rassurant car si l'histoire avait un rapport avec la guerre d'Espagne, c'est la dérive de cette petite fille devenue femme qui lui rappelait trop le malheur de ces personnes placées dans une tourmente qui était passionnant. Noémie qui était inculte en matière de Bande Dessinée remercia Elsa en lui claquant une bise. Puis Émilie vient à son secours en lui expliquant qu'elle était dans le même cas puisque elle ne lisait que de la littérature !

À la sortie du musée de la Paix, un autre musée à l'air libre nous attendait dans la traversée de la ville. Toutes sortes de panneaux indiquaient l'avancement et par le bombardement. Des statues expressives d'acteurs majeurs du drame, comme celle de **Georges Steer**, accompagnèrent cette dérive dans l'imaginaire de la folie meurtrière des hommes imbus de leur supériorité de grands malades.

Enfin, au restaurant, une adorable jeune fille nous invita à récupérer de cette accumulation d'images troubles de la condition dite humaine. Au moment de l'apéritif, comme je ne disais toujours rien, Juan en ayant terminé avec Alex sur l'Ukraine, la discussion commençant à tourner au vinaigre, pour changer de sujet, Juan m'interrogea :

– Tout d'abord, tous ces noms que vous venez d'évoquer, je ne les avais jamais entendus, même chez mon ex. Tu vois Juan, tout ça est trop nouveau pour moi pour émettre un avis. Je reviens de Taïwan où il y a eu aussi des massacres de population, vous lirez ça dans les articles du mag' mais là j'ai trop de lacunes historiques pour comprendre le drame de Guernica. Alors je vais insister sur les photographies. Et comme dit Ensagna à Kepa, tchin-tchin Juan ! Là, je suis en stage d'immersion, si tu veux que je ponde quelque chose dans ton canard, il faudra que je revienne.

– Malgré tout avec ton œil de néophyte et la découverte des œuvres de Bruno Loth, me répondit Juan, ça m'intéresse.

– Et puis ces cistudes à côté des musées de la paix, ce n'est pas un hasard, crois-moi ! Caroline, toujours elle ...

Après cet excellent repas ; nous avons traversé un parc. Il y avait de remarquables statues comme celles de **Chillida** ou celle de **Frère** que m'avait découvert mon ex. à Oradour-sur-Glane mais à l'époque, je n'y avais pas prêté attention tellement elle me gonflait, *Madame je sais tout !*

Soudain, au bord d'un petit étang, j'aperçus au mes habituelles accompagnatrices de la PAIX !

J'en ai conclu que les tortues me prévenaient que si devais étudier Guernica grâce au tableau de Picasso, ou aux écrits de l'intrigante figure de Georges Steer qui avait révélé le drame aux yeux du monde, il fallait que je relie leur présence à ces musées de la paix.

À la fin de la balade, Émilie m'avait bien confirmé qu'Iñigo Larunari avait été embauché comme domestique par la famille de Goroztarzu car les deux vaincus de l'histoire fasciste, la franquiste pour le soldat basque, la pétainiste pour l'aviateur, avaient croisé leurs mêmes origines basques.

Elsa qui avait une brillance toute intellectuelle bien différente de la suffisante de celle Adèle de Belzunces, venait de compléter cette étonnante histoire en évoquant le livre de **Marie Cosnay** *Comètes et Perdrix* qui se trouvait dans la Caverne aux livres d'Ordoki et que je devais absolument lire. Les cistudes, **Comète**, waouh je ne revenais pas ! Et puis autant la culture de mon patron me paraissait enfermée dans l'illusion autant celle de mes accompagnatrices m'impressionnait. Il m'interpella :

« Mais qu'est que tu fous ?

– J'assure les photos, c'est bon je crois que mon article prend une tournure sympa et certainement inédite !

– Super alors on y va ... »

Après un arrêt à Orio près du port, de retour en France, nous nous séparâmes à Bayonne. Alex me fit la promesse de m'accompagner à nouveau à Guernica pour m'aider dans mes recherches si j'en ressentais le besoin.

La Caverne aux Livres d'Ordoki

Kepa, Iwen et Irma étaient enfin arrivés aux gîtes de la **Lande Perdue** après un sacré détour par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et aussi Paris !

Cinq jours après leur installation en terre landaise reposée, nous prîmes la direction d'Ordoki car Kepa connaissait les liens de complicité qui unissaient son père à Elsa et à Juan. Parvenus à l'ancienne ferme, les présentations faites, il m'entraîna dans le cœur de cette étonnante bibliothèque que le temps avait fini par convertir en une Caverne aux recelant de sacrés trésors.

Certes ces livres lui appartenaient en majorité mais comme il était un piètre lecteur, toutes ces collections diverses et variées étaient restées en place après la vente de la ferme des Laruna aux Gonzalo. Cette bibliothèque était ouverte à tous ceux qui s'intéressaient à l'histoire, à la philosophie et même à la littérature. Kepa qui avait vécu à Ordoki racontait à Iwen ce temps révolu. Il n'avait plus remis les pieds dans la ferme depuis son départ au Canada. Iwen était impressionnée de découvrir ce temple bien différent de ceux de son pays.

En parcourant les différents rayons, il désigna à sa chère épouse trois livres qu'il avait repérés à la librairie Le Pigeonnier à Taipei. De mon côté, je feuilletai les carnets de notes de son père. C'était assez impressionnant. Je lui en fis la remarque et lui demandai si je pouvais les emprunter ? :

« Mais bien sûr Julien. Je te préviens, c'est spécial. Il évoque dans un des trois la créolisation de ses trois petits enfants. Et il nous a tellement gonflés avec ces démonstrations hors du temps !

– Il faut que je note quelques part mon emprunt ?

– Non, on saura simplement que c'est toi qui les as pris si on les cherche. Un des trois t'intéressera : si tu vas marcher sur les pas des passeurs basques car il raconte l'histoire du réseau **Comète**. Il ne lui reste plus à faire que la dernière étape qui va jusqu'à **Oyarzun**. Si tu les lis, tu verras que mon père a le chic de rencontrer des amoureux de l'histoire comme lui. Ce fut le cas en Martinique et demain à Taïwan lorsqu'il viendra nous voir, la langue ne sera pas même pas un frein, car comme dit ma sœur, il est *chelou* ...

– Tu les as lus ces carnets ?

– Non bien sûr mais il nous a tout racontés en détail !

Puis Kepa m'abandonna pour remonter dans la salle principale. Comme j'avais un peu de temps devant moi, je feuilletai au hasard. J'imaginai un François Laruna, cet ancien gauchiste propre sur lui, comme Juan Gonzalo ou mes nouveaux voisins, anciens militants d'un socialisme suranné :

[...] on s'aperçoit avec le temps que toute personne qui écrit, le fait d'abord parce qu'il doit traiter des histoires traumatiques que nous portons tous individuellement. Bien sûr, on n'est pas obligé d'écrire, moi je le fais depuis que j'ai compris en m'entraînant avec mon ami Pampi, que Freud avait largement battu Marx en 3 sets, 6-4 6-4 6-4. Il a fallu que j'arrive à un âge tardif pour le comprendre. Mes petits-enfants antillais vivent avec le traumatisme de la mise en esclavage de leurs ancêtres. Ma petite-fille ne saura peut-être jamais si elle descend d'une Han ou d'une Kavalan, soit d'un colon chinois des Ming ou d'un peuple aborigène ?

Bien sûr, quand tu ne connais rien à l'histoire des **Han** ou des **Kavalan**, tu choisis le Kavalan car c'est aussi un fameux whisky taiwanais. La distillerie de Kavalan, du nom d'une ancienne tribu aborigène, produit un whisky d'une qualité exceptionnelle. Lors de ma découverte de Taïwan, je n'avais pas eu l'occasion d'en boire ni de visiter ce lieu sacré car Kepa ne m'en avait pas parlé mais depuis j'en avais trouvé en France et en Espagne. Et contrairement aux dires d'Ensagna qui décidément a des goûts bizarres, (*et contrairement à sa mère qui m'avait fait déguster un excellent vin rouge australien, on avait bien failli siffler la bouteille à nous deux*), j'avais bien aimé le **Yushan Whisky** même si je suis loin d'être un spécialiste. Je repris la lecture :

[...] moi aussi, je me suis rappelé de ma révolte traumatique traditionnelle contre le capitalisme. À l'époque, j'ai alors étudié le Capital de Marx, cette bible matérialiste, dure à digérer tellement le prussien était avant tout un philosophe avant d'être un brillant copiste des économistes libéraux. Et comme j'appartenais au noyau éclairé de la classe ouvrière, j'y croyais. Ah quoi ? Au Grand Soir pardi ! Hélas ... qui n'est jamais venu ... Et comme il existe une analogie évidente entre la psychanalyse et la littérature, je me suis mis à écrire pour me soigner ...

J'arrêtai là en marquant la page pour reprendre la suite de ce passage que je devais relire car il était bien complexe à appréhender. Je refermais ce premier carnet avant de rejoindre le reste de l'équipe. Kepa m'interpella en me voyant remonter avec les carnets de son père :

– Tu as lu le passage sur la créolisation ?

– Non, pas encore, je n'en étais pas là, je commençai à essayer de déchiffrer la lézarde traumatique que chacun enfouit au plus profond de son inconscient si j'ai bien tout compris. Putain ton père, il faut le suivre !

Elsa et Juan secouèrent la tête en souriant pour approuver mes dires. Kepa reprit :

– Écoute Julien, lis le passage sur la **Créolisation** et retrouve nous ensuite, ça vaut son pesant de cacahouètes !

– Ok, si tout le monde est d'accord, je redescends, ne commencez pas sans moi !

Facile le passage sur la créolisation était surligné, je l'avais repéré.

[...] de retour en France, j'ai commencé à réfléchir à plein de trucs. Par exemple lorsqu'on dit que la créolisation est l'évidente représentation du Tout-monde de demain, n'en déplaisent aux consanguins didactiques qui baignent dans une illusion raciale qui ne fait que conforter leurs pulsions mortifères.

La Créolisation heureuse dessine la Trace future du différenciée, est-ce une certitude ou une vue de l'esprit ? Pour moi c'est une évidence mais les autres ? Et comme mes explications n'étaient pas toujours très claires.

Même Ainhoa et Eneko, mes Petits-créolisés certifiés ne comprenaient pas lorsque je les gardais à Limoges, ils m'ont souvent dit que je les emmerdais avec ma philosophie. Plus tard, j'ai dû faire appel à Édouard Glissant pour être plus clair, lorsqu'il disait que le métissage était une simple mécanique alors que la créolisation allait bien au-delà car elle produisait de l'inattendu.

J'ai alors imaginé une dérive de l'imaginaire d'Édouard (oui, oui, je me suis permis ce crime de lèse-majesté) en évaluant une supra-créolisation à étudier avec Irma. Et j'ai fini par faire sauter la calamine de mes Identités-Certaines qui embrumaient mon cerveau pour laisser la place à une Identité-Relation apaisée...

Ouahh ! Je le relus une seconde fois avant de poursuivre.

[...] de plus, j'ai eu la chance d'avoir des petits-enfants créolisés XXL avec des Identités-Racines à faire pâlir (sans jeu de mots) tous ces censeurs ou ces penseurs sans sœurs. Désolé Pampi pour ma vindicte mais l'école, ça doit servir aussi à ça : connaître les conséquences d'une colonisation absurde, due uniquement au capitalisme mortuaire grâce à leurs deux bras armées, la soldatesque et le missionnaire jésuite, ce faux-cul spécialiste du prêchi-prêcha ! J'avais dévoré assez facilement le Discours antillais du camarade Glissant contrairement à ses romans, sans imaginer qu'un jour des petits-enfants ayant des origines martiniquaises viendraient éclairer la ligne droite de l'horizon de mon Tout-monde.

J'étais loin de penser alors qu'un jour j'irai sur place analyser les dires du camarade Glissant :

[...] Les Antilles sont le lieu d'une histoire faite de rupture dont le commencement est un arrachement brutal, la Traite. Notre conscience ne pouvait pas « sédimenter »,

[...] comme chez les peuples qui ont engendré une philosophie souvent totalitaire de l'histoire

[...] L'histoire est un fantasme opératoire de l'Occident, contemporain précisément du temps où il était seul à « faire » l'histoire du monde.

[...] Quand le colonel Delgrès se fit sauter avec ses trois cents hommes sur la poudrière du Fort Matouba en Guadeloupe (1802), pour ne pas se rendre aux six mille soldats français qui l'encerclaient, le bruit de cette explosion ne retentit pas immédiatement dans la conscience des Martiniquais et des Guadeloupéens. C'est que Delgrès fut vaincu une seconde fois par la ruse feutrée de l'idéologie dominante, qui parvint pour un temps à dénaturer le sens de son acte héroïque et à l'effacer de la mémoire populaire.

Pour moi, dit comme ça, on aurait dit de la de Belzunces discutant le bout de gras avec Spinoza. Un truc vomitif pour baltringues de la cervelle ! Il fallait que je remonte trinquer, pour oublier ou pour revenir aux affaires courantes :

- Tu bois un peu de vin blanc Kepa ?, demanda Juan.
- Champagne pour fêter ce retour dans mon enfance ici à Ordoki. J'en ai ramené.
- Ah c'est toi qui a ramené ce Café de Paris, toi le migrant international ?, mais je te précise que c'est un mousseux, rien à voir avec du champagne, ce breuvage pétillant !
- Oh merde ! J'avais trouvé ça pas cher en Espagne, désolé !
- Pas grave on a toujours une bouteille en réserve !
- Julien, tu bois quoi ?
- Du **Kavalan**, pour digérer la philosophie créolisée de ton père Kepa. Tu préviens Iwen pour qu'elle vienne trinquer !

– Ah, désolé pour le champagne, merci Juan, car Iwen adore ce breuvage. Je l'appelle : *Iwen* 先來喝一杯,之後給 *Irma* 吃飯! Et comme Ensagna n'est pas là alors profitons-en : Tchintchin ! »

Après le repas, nous sortîmes sur la terrasse.

Irma reprit la vedette. Et ce n'est que lorsqu'elle se retrouva au lit que les hostilités reprirent, Kepa expliqua alors que depuis leur voyage en famille en Angleterre, Amaia avait remis de l'ordre dans le " sommeil taiwanais ". Et comme j'avais dû mal à suivre, il détailla la famille **Tiruaca** : son beau-frère, Baptiste, Amaia sa sœur, sa nièce Ainhoa et le petit dernier Eneko, les fameux petits créolisés. Plus tard, Elsa confia à Kepa les quatre livres d'un certain **Simon Leys** !

– Qui, est-ce ?, demanda Kepa.

J'étais aussi intrigué que le basco-chinois car j'ignorais qui était ce zigue ? Lorsqu'Elsa développa, je me mordis la langue pour ne pas dire ce que j'en pensais car bizarrement c'est Juan qui entama les débats :

– **Simon Leys** - **Moinlysse** ? Tu n'as pas fait le rapprochement Julien ?

À présent, je comprenais que mon pseudo de journaliste venait de Leys mais je voulais comprendre. Je les interrogeai du regard, c'est Elsa qui me répondit :

– Comme dit **Jérôme Michel**, dans ce livre, *Simon Leys. Vivre dans la vérité et aimer les crapauds*, Julien ton *pseudo* vient en effet de **Pierre Ryckmans**. Il était belge, il fut un dissident de l'intelligence que les maoïstes saint-germinois type Sollers, Sartre ou autres à mi-temps, Barthe, massacrèrent car ils connaissaient la Chine comme moi le Vatican ! Ces petits soldats de l'ignorance, bien française, le condamnèrent à une mort intellectuelle car ils ignoraient ce qui se passait réellement dans la pire prison du XX^e siècle. Le titre intrigant du livre de Jérôme Michel fait référence au prix Nobel du dissident chinois **Liu Xiaobo** mort en détention en 2017 et aussi à un article de **George Orwell** qui dénonçait les dérives totalitaires d'une certaine gauche. Si tu ne comprends pas tout Julien, n'hésite pas à m'interroger. Et je rappelle ici que c'est une *Communiste* au sens du " **bien commun** " qui l'affirme ! Kepa, si tu le lis, tu verras que j'ai surligné quelques passages. En livre de poche, il ne fait qu'une centaine de pages, ça devrait aller.

– Mais dites-moi, vous qui avez baigné toute votre vie dans ce monde, comment vous avez-vous pu être aussi crédules sur les dictateurs russes et ce criminel chinois ?

– Joker pour moi !, répondit Juan et toi Elsa ?

– L'heure n'est pas appropriée pour te répondre Julien mais je note, tu auras ma réponse en temps et en heure. Je ne veux pas vous ennuyer avec ces histoires car Kepa a déjà eu sa dose avec son père, n'est-ce pas Kepa ?

– Tous les lundis soirs quand notre mère allait à la piscine, on avait droit à la " messe " sur sa radio préférée, celle qui avait annoncé que " le sport préparait à la guerre ! " au moment où nous apprêtions à virevolter sur la cancha du Trinquet de Saint Brice. Continue Elsa à m'instruire sur Simon Leys, toi le journaliste débutant en politique, tu attendras ton tour !

– En plus de ce livre qu'il faut absolument que tu lises Kepa, je t'en ai mis trois autres de côté que tu embarqueras. Ne t'inquiètes pas Julien, je t'ai gardé *Orwell ou l'horreur de la politique* de **Simon Leys**. Pour revenir à votre parcours parallèle, Simon Leys parlait parfaitement le chinois comme toi. Il avait fait de brillantes études comme toi mais surtout il avait épousé *Han-fang Chang*, une taiwanaise comme Iwen avec qui il a eu pour reprendre l'expression fétiche de ton père quatre *Petits-créolisés*. La seule différence, je pense Kepa, c'est l'Université dans laquelle vous avez étudié, lui c'était la section des Beaux-Arts de l'Université de Taipei. Il dessinait très bien et la calligraphie est son domaine !

– Oui, c'est sûr que mes dessins ne seront jamais exposés au Louvre ! Moi j'ai étudié à l'Université catholique Fu-Jen que Julien connaît bien aussi !

Iwen tenait dans ses bras la petite Irma que notre Simon Leys des temps modernes avait réveillé par inadvertance.

Mais elle ne lui en voulait pas car la petite fille lui fit un gros câlin. Elsa reprit :

– Kepa, il faut absolument que tu lises un de ces quatre livres que tu embarqueras car tu es presque un clone ou un enfant de Simon Leys. Tu parles chinois comme lui. Iwen est taiwanaise comme était sa femme, c'est tout simplement incroyable !

Juan se taisait, pour une fois, il n'ajouta même pas un bon mot dont il avait le secret. Il se tourna vers moi, silencieux.

Je notais que son regard était triste, il se rendait sûrement compte des toutes les inepties qu'il avait déblatérées toute sa vie en propageant la légende du second de la Révolution confisquée, trahie par les Bolcheviks !

Il ne reprit goût à la vie qu'en s'installant autour de la lourde table de bois qui encombrait la terrasse. Il détourna son regard vers le Pic Malda qui barrait un horizon coloré avant de s'occuper de la petite fille qui pétait la joie de vivre.

Il lui fit un sourire mi triste mi joyeux avant de se saisir de son verre. Par chance, sa chère Elsa allait conclure en le libérant de ses angoisses si lambertistes qu'il faudrait qu'il en parle à sa psychanalyste. Et Kepa conclut en différé cette nouvelle thérapie familiale :

– J'ai toujours lu par obligation plus que par plaisir ! Mais promis Elsa, je les embarque. Au pire, Julien, tu les liras et tu me feras un compte-rendu.»

Avant de repartir voir ses parents, Kepa, Iwen et Irma étaient revenus saluer les cousins à Cameleyre.

Émilie et Alex faisaient ce que font tous les grands-parents, ils s'occupaient de toute leur progéniture ! La "*cochinchinoise par effraction*" dixit les ignares eut l'occasion de rencontrer ainsi les Poupées russes, la Petite italienne et les deux " Créolisés " de **Pelletier de Marsacq**.

Les carnets de François Laruna à l'heure du choix des larmes ...

Avant mon prochain reportage, cette dernière étude sur el terrain se déroulait à la frontière entre la France et l'Espagne. J'aurai pu squatter chez Juan mais il m'aurait presque soufflé mon article et je voulais être seul afin de réfléchir tranquillement avant d'écrire.

Une fois de plus, Elsa m'avait sorti une bien belle épine du pied. Elle avait appelé Dolorès afin de voir si le Mobil Home des cousins de la ferme d'Erromardie était libre à cette période de l'année. Et coup de chance, il y avait une semaine où il n'était pas occupé. Je ne repris le cours de l'enquête qu'après la lecture des carnets de François Laruna.

Le choix des balades autour de Biriadou était déterminant car un itinéraire devait absolument passer par l'Azkopé avant de redescendre vers la Bidassoa, le fleuve de la liberté ou de la mort ? Pourquoi ? Tout simplement parce que les passeurs de Comète avaient utilisé cet axe.

Et il est fort possible que **Jorge Semprun** qui avait séjourné par intermittence à Bariatou entre 1939 à 2011, y soit passé aussi. L'itinéraire du réseau Comète était à présent parfaitement balisé comme me l'avaient expliqué Juan et Alex. Je pris la carte IGN pour vérifier. En effet, d'un côté, le célèbre GR 10 remontait vers le Mandalé mais celui qui m'intéressait, le GR T02 de Comète filait vers l'Azkopé. A ce moment-là de la réflexion, Semprun avait un coup d'avance lorsqu'il écrivait :

« À Bariatou, de la terrasse ombragée du restaurant, je regardais l'Espagne, sur la rive opposée de la Bidassoa. Le soleil se couchait sur l'océan, invisible, au loin. L'horizon de nuages légers, cotonneux, voguant dans un ciel pâle, était encore rougi par son absence imminente. L'Espagne toute proche, interdite, condamnée à n'être qu'un rêve pour la mémoire ».

Bien sûr, le second axe de travail était l'histoire de la famille basque ou espagnole de François Laruna car ils avaient tous franchi cette foutue frontière en 1936 ou 1937 lorsque Franco avait foutu l'Espagne à feu et à sang ! Enfin, je devais me décider pour le choix de ma première balade solitaire, programmée dans deux jours. Laps de temps nécessaire pour étudier mes deux options afin de préparer dans la sérénité mes prochains articles. Car autant il m'avait été facile d'écrire sur Taïwan car on ne risquait pas de me contredire. Ces sujets, Semprun ou Comète, étaient plus complexes

Je devais aussi compléter ma tenue ordinaire de chasseur de passé dans un magasin dédié en Espagne, et profiter de cette escapade pour compléter le classique ravitaillement du randonneur solitaire : jambon, chorizo, vins et fromages.

Mais avant d'entamer mes articles biriatuars, je me replongeai dans le " *Simon Leys* " prêté par Elsa. Je repris les passages surlignés comme celui-ci :

[...] Vivre en régime totalitaire est une expérience orwellienne ; vivre tout court est une expérience kafkaïenne.

J'avais marqué la page pour la retrouver en instantanée si je devais contrer des théoriciens de l'absurde comme Juan ou Adèle de Belzunces. Leys avait clairement perçu comme disait Orwell que :

[...] le fascisme était en fait une perversion du socialisme, et que, malgré l'élitisme de son idéologie, c'était un authentique mouvement de masse, disposant d'une vaste audience populaire [...] et non un dogme simplificateur qui voulait voir dans le fascisme « une forme de capitalisme avancé ».

J'avais remis la phase dans un ordre de relecture adéquate pour mon faible niveau politique car j'avais bien l'intention d'analyser ce constat plus tard avec Elsa ou Alex.

Je me levai pour me servir un *Porto Lagrima Christi* blanc avant de poursuivre :

[...] Rejeter le socialisme simplement parce que tant de socialistes, individuellement sont des gens lamentables, serait aussi absurde que de refuser de voyager en chemin de fer parce qu'on n'aime pas la figure du contrôleur.

Là, je comprenais, incroyable ! Pas mal Orwell, et merci à Simon Leys, le grand frère inconnu de Kepa de penser à des esprits faibles comme le mien pour écrire des choses aussi parlantes de l'évidente absurdité. Je fus pris d'un bon fou rire avant de ranger le livre prêté par Elsa. Puis je repris les carnets du père de Kepa et un autre verre de porto pour digérer parfois les commentaires alambiqués de ce dernier :

[...] j'ai rencontré Juan Gonzalo lorsque ce dernier avait terminé son enquête que lui avait diligentée son père. Il avait fini par débusquer les chemins tortueux empruntés par le mien depuis l'Espagne de juillet 36 en passant par l'Ardèche pour finir dans les Landes en 1987

La suite racontait la controverse avec son ami **Pampi** sur le fascisme. Ils évoquaient à tour de rôle **Zeev Sternhell**, **Humberto Ecco**, **Michel Winock**, tous inconnus au bataillon. Comme ces échanges épistolaires volaient trop haut pour moi, je pris le second carnet. Et patiemment, après avoir tourné des pages et des pages, j'étais enfin tombé sur le réseau Comète !

J'avais sauté les celles consacrées à **Kattalin Aguirre** car je comptai bien rencontrer les spectres de ces héros comme **Fiorentino Goïkoetxea** ou **Manuel Iturioz** plus tard à l'hôtel Eskualduna où elle avait travaillé. Les carnets racontaient l'ensemble des randonnées, c'était passionnant, mais je retins plus tôt les mésaventures car elles me faisaient sourire. Un matin d'un dimanche ordinaire à Tarnos où ils vivaient à l'époque, Dolorès l'avait brusquement secoué :

[...] et alors tu ne te lèves pas ?

– Non mais ça ne vas pas toi, c'est moi qui suis en Jubilación, pas toi ! Alors laisse-moi Jubiler tranquille !

– Tu nous as tellement bassinés avec le réseau Comète, alors lève-toi et assure ! Pour une fois ...

Et je me suis levé. Un dimanche, en Jubilación !

L'histoire ? Elle est simple. J'avais bien noté cette date sur mon agenda. Mais comme toujours au moment de me décider, j'avais botté en touche. Ce jour-là, ma conscience vivante ne m'avait pas laissé le choix. J'avais alors traversé dans le silence les 5 ou 6 kilomètres qui séparent Tarnos de Bayonne. Le temps était gris mais il ne pleuvait pas. J'étais arrivé largement en avance pour le début de la cérémonie. Sur la place devant la gare de Bayonne, je constatai que nous n'étions que trois pelés à tourner en rond en attendant le début de la cérémonie.

Pour faire sérieux, je portais un tee-shirt de l'ACER et je n'ai pas regretté ce choix lorsqu'un inconnu s'est approché de moi.

Il m'a interrogé mais il se doutait bien que nous attendions tous les deux l'arrivée de Dominique Aguerre et de Geoff Cooper des Amis du réseau Comète qui présidaient ce rassemblement. Comme nous étions vraiment en avance, notre historien m'avait livré tout un tas d'informations sur l'histoire de Bayonne dont j'ignorais à peu près tout comme pour la Guerre d'Espagne avant ma rencontre avec Nico !

Il m'avait aussi instruit sur l'histoire du Résistant Daniel Argote. Il avait dû être étonné que je ne le connaisse pas mais il n'a pas fait de commentaires. Il m'a ensuite donné ses coordonnées pour m'envoyer la synthèse de tout ce qu'il m'avait dévoilé. .

Puis après la cérémonie, j'ai attendu la fin des discours avant d'aller voir Dominique Aguerre et Geoff Cooper. Là, ils m'ont donné à leur tour quelques précisions sur les dernières stèles installées dans la montagne basque sur les parcours de la Liberté dont je reparlerai un jour.

J'ai alors signifié à Dominique Aguerre qui j'étais ! Sa fille avait eu mon beau-père comme instituteur. Ça je le savais ! Geoff Cooper a appris ce jour-là que ce directeur d'école à l'ancienne était un excellent instituteur ; Dominique Aguerre pouvait en témoigner.

Lorsque la pluie s'est ensuite invitée, ils m'ont proposé de continuer à bavarder dans un café du coin mais je les ai laissés pour reprendre le chemin du retour

La suite fut plus complexe à remettre dans l'ordre mais le dossier étant complet, il fallait que je l'étudie à fond pour choisir le fil de mon étude.

Si j'avais bien lu, le départ des recherches de François était bizarrement situé sur les bords du Cosson. Il avait découvert un panneau évoquant ces faits de Résistance et Comète alors que les Laruna visitaient Chambord en famille, Kepa étant même de la partie à cette époque. Il était vraiment tombé par hasard sur cette information dans le parc du château. Curieux de ces choses historiques méconnues, ce premier indice lui avait mis la puce à l'oreille.

Comme le réseau Comète traversait la montagne basque pour aider les aviateurs anglais à rejoindre Gibraltar pour reprendre le combat contre les nazis, il sollicita **Alexandre Lopetegui** dans un premier temps puis ses copains basques et navarraïes pour découvrir sur le terrain ces faits de Résistance.

Mais cette information relatée dans les carnets qui paraissait anodine, était capitale pour la suite de mon aventure personnelle car je connaissais bien Alexandre à présent. Il pourrait m'aider à valider mes articles puisque il avait effectué la majeure partie des reconnaissances avec son beau-frère.

J'ai ensuite relu par deux fois cette première en solitaire du côté d'Anglet de François Laruna, car ces détails étaient eux-aussi très importants.

Et puis cela m'éviterait dans un premier temps de perdre du temps :

[...] J'étais parti depuis Ustaritz pour arriver devant École de Sutar d'Anglet, autre point de départ historique du réseau Comète. Comme il pleuvait, j'avais vissé mon béret sur la tête comme d'habitude. Arrivé au rond-point de Sutar, je me dirigeai vers l'école. Je saluai l'Institut qui se demandait bien ce que je faisais là.

Un parent d'élève qui avait son gosse malade ?

Un futur inscrit ? Que nenni ! Non, je lui expliquai que je venais prendre en photo la plaque de Pierre et Marie Elhorga. Là, rassurée sur mes intentions, elle me délivra un joli sourire avant de rentrer.

Les photos assurées, je poursuivis ma quête malgré les conditions exécrales. Mais la pluie ne me gênait absolument pas, car chaque fois que les conditions météorologiques ou la violence de la pente m'interpellaient, je pense à tous ces femmes et hommes courageux en diable qui risquaient leur vie au quotidien.

Car en cas d'arrestation, la méthode allemande avec leurs auxiliaires de la police français était radicale. Interrogations, tortures puis camp d'internement de Mérignac, annexe de la prison politique fort du Hâ.

Et Drancy avant de finir dans un camp d'extermination. Oui, il fallait être rudement courageux en ces temps-là ! Je quittai le chemin de halage pour remonter vers Hérauritz, comme le faisaient les passeurs. La pluie cessa de tomber au niveau du four à chaux. Je traversai le hameau en prenant le temps d'admirer cet endroit charmant n'ayant aucune police politique ou asservie à mes trousses !

Parvenu au niveau du lavoir à la sortie du village, comme la pluie cessa, j'essayai de me représenter le territoire de l'époque. Puis utilisant en ma carte IGN, j'imaginai les chemins qui se frayaient un passage secret ou discret dans les bois de Larressore avant de rejoindre les rives du Latsa. Afin trouver la fameuse borde Mandochineko, je traversai le ruisseau à gué comme le faisaient les passeurs avant de revenir sur mes pas puisque la borde se situait sur l'autre rive

Plus loin, il avouait qu'il n'avait pas repéré la fameuse borde avant de poursuivre.

Mais lors d'une autre balade, le mystère était enfin résolu. Je m'amusais de cette info, car c'étaient bien les cousins de François qui m'avaient gentiment prêté le Mobil Home qui l'avaient aidé à la trouver :

[...] Aujourd'hui, j'ai fini par la repérer grâce aux cousins et surtout grâce à l'œil expert d'Iban car comme elle est en ruine, elle va bientôt finir par disparaître.

Domage, car c'était un site historique stratégique important ! [...] Je terminais mes premières recherches au pont du Diable, devant la stèle qui rendait hommage aux passeurs basques des environs.

La suite racontait les divers parcours étudiés en randonnée des deux côtés de la frontière, effectués en compagnie de toute leur bande qui s'était agrandie vue la passion historique qu'elle générait. François Laruna avait noté tous les livres qui racontaient cette épopée que je devais me procurer par la suite. À propos de livres, je notais cette anecdote qui me fit sourire, prouvant une nouvelle fois que comme François était un pur amateur dans ce domaine, la chance ne l'abandonnait jamais.

Quelques années après la sortie du livre en 1996, de **Juan Carlos Jiménez Aberasturi Corta** *En passant la Bidassoa : le réseau Comète au Pays Basque (1941-1944)*, François avait décidé de chercher l'ouvrage chez tous les bouquinistes de Bayonne.

S'il ne le trouvait pas, il était au moins assuré d'une belle balade dans la célèbre cité mélangée, c'est ce qu'il avait consigné dans ces fameux carnets. Je repris le passage où il allait aborder sa visite chez le dernier bouquiniste. À son habitude, il avait commencé par fureter les rayons très spécialisés mais comme il ne trouvait rien, alors il se décida à aborder le libraire :

[...] Excusez-moi, vous n'auriez pas le livre En passant la Bidassoa sur le réseau Comète par hasard ?

Le libraire fut assez surpris pour ne pas dire autre chose, il lui répondit calmement :

[...] Hélas non, je ne l'ai plus mais ce qui est étonnant c'est qu'on vient de me demander la même chose, il y a à peine cinq minutes, un monsieur de Paris au téléphone.

Et c'est là que la suite fut croustillante. François Laruna acheta un livre pour faire bonne figure car dès qu'il pénétrait dans ces lieux sacrés de la démocratie, il achetait de la liberté de penser autrement, disait-il ! En effet, les régimes totalitaires ou religieux interdisent les publications des hérétiques ; ils ont le chic de brûler les ouvrages où carrément l'auteur. Dès qu'il sortit dans la rue, il appela Nicolas car il n'y avait que Nicolas en France qui pouvait rechercher un tel livre ! Et ça se confirma lorsque ce dernier décrocha :

[...] Bonjour Nico, c'est bien toi qui vient d'appeler le bouquiniste à Bayonne ?

– Oui !

– J'en étais certain car tu dois être le seul en France à rechercher un tel livre sur Comète depuis Paris !

Hélas ni Nicolas ni François ne trouvèrent ce livre ni chez les bouquinistes ni chez les libraires de Bayonne.

Dans son carnet, François précise qu'il le dénicha par hasard à Ainhoa dans une boutique spécialisée dans le folklore Basque ! Puis je notai les personnages essentiels avec une évidente touche basque bien sûr mais aussi un rapport étrange avec la seconde République espagnole que je découvrais ayant toujours cru que l'Espagne était le seul berceau du fascisme qui avait survécu à la victoire des alliés. Puis je revenais à mon interrogation première : les célèbres passeurs Florentino Goikoetxea ou Manuel Iturrioz, étaient-ils républicains espagnols ? Pour le savoir, je revins au texte de François Laruna car il y avait une indication capitale qui concernait aussi sa famille fracassée par cette guerre !

[...] Manuel Iturrioz fut un des premiers passeurs du Réseau Comète. Coïncidence: il fut aussi un Mikelete (policier basque) comme mon grand-père (histoire que j'ai déjà racontée dans le roman Andoni La fuite).

[...] Manuel Iturrioz fut capitaine dans l'armée républicaine, il s'est même battu sur l'Èbre. Pour Florentino, en revanche je ne sais pas, mais après l'avènement de la dictature de Franco en Espagne, tous les deux réfugiés en France devinrent des résistants !

Il fallait que je poursuive même si l'heure tournait car je n'avais pas fait mon choix pour l'article du mag' de Juan : Comète ou Semprun.

Et je n'avais toujours pas tracé mon itinéraire du lendemain. Alors je commençai par Semprun que je connaissais à présent, mieux que Comète.

Sur mon portable pour m'aider, j'avais aussi copié ce passage d'*Adieu, vive clarté* que m'avait indiqué Elsa. Oui car dans la Caverne aux livres on trouvait du Semprun jusqu'à plus soif !

Enfin j'avais fini par fixer l'itinéraire qui pouvait m'aider résoudre les tris énigmes enfin conceptualisées. Avant de manger, j'envoyai ce SMS à Juan avant de refermer ce second carnet que j'continuerai d'étudier demain.

" Les carnets de ton copain François Laruna sont édifiants. Je change de stratégie. Adieu le grand voyage de Semprun, demain j'étudie le réseau Comète au départ de Biriato. A plus. Julien "

Le lendemain ...

Après avoir trouvé la stèle de Semprun à Biriato, je montai vers le Mont du Calvaire en passant par la route pour rejoindre l'itinéraire balisé du réseau Comète.

J'arrivai à mon premier immense point de vue.

Ça commençait fort !

C'était vraiment magnifique.

La couleur bleue de l'océan méritait une aquarelle, je me contentai d'une photo !

J'appréciai cette nouvelle solitude que cela soit à Taipei ou comme aujourd'hui au Pays Basque.

Derrière le Mont du Calvaire, je remontai tranquillement vers le Xoldoko.

Mais avant de choisir cette voie, je bifurquai vers le Rocher des Perdrix pour là-aussi assurer des photos.

Là, j'abandonnai mes passeurs et aviateurs fantasmés pour me lancer seul dans l'aventure tout en révisant les leçons de Victor et de Marcel.

Ils m'avaient expliqué que de nombreux français avaient décidé de trahir pour exister. De toutes les façons si leurs crimes ne justifiaient pas la peine de mort, ils s'en étaient sortis blanchis après la loi d'amnistie de 1953.

Certains s'étaient même inventé des passés de Résistants, les forts en gueule ayant le plus beau palmarès.

Là, j'étais moins nul que d'habitude car ils m'avaient largement instruit lors de nos trop rares parties de pêche près du lac des Cistudes. J'avais décidé de baptiser cet étang du nom de ces merveilleuses petites tortues d'eau douce car elles avaient systématiquement accompagné mes aventures de Taipei à Guernica.

Après avoir récupéré de cette longue introspection, je parvins sur la plate-forme ondulé du Xoldoko. Une brève pause me fut nécessaire pour trouver l'endroit idéal pour me poser mais bizarrement je n'arrivai pas à me décider. Alors je poursuivis ma quête spirituelle et repérai à mi pente un rocher idéalement situé pour m'accueillir, le paysage féérique s'émancipant naturellement sur 360 degrés.

Avant d'entamer les agapes car l'heure avait déjà basculé dans l'après-midi, je dépliai la carte IGN que m'avait confiée Juan pour identifier mes voisins en Espagne et en France des deux côtés de la frontière.

Parfait, il était temps que je me restaure même si rien ne me pressait ! Je sortis en premier la bouteille de vin rouge pour préparer l'apéritif. J'allais retirer le bouchon lorsque mon regard fut attiré par une surprenante colonne de randonneurs " classe " qui remontait le Xoldoko depuis le col. Ces jeunes-vieux avaient dû faire les soldes au *Vieux Campeur* tellement ils étaient beaux ! Ce qui m'impressionnait, moi qui était un pur néophyte dans ce domaine, c'était le rythme chaloupé du groupe qui montait à un rythme soutenu, chaque individu appuyant sur des bâtons de marche calibrés. Les dames très "classes" elles-aussi, avaient conservé de jolis traits de personnes qui n'avaient pas été abîmées par le travail. Le groupe en entier transpirait la classe sociale bien assise dans la vie. Parvenu à ma hauteur, un premier de la classe s'arrêta et me dit sans même prendre le temps de me saluer :

« Vous croyez que c'est une heure pour manger ?, en me voyant lutter et finir par gagner contre ce satané bouchon rebelle.

Avant de me servir, ma réponse dictée par le bonheur claqua sans préparation :

– Monsieur ce n'est pas mon estomac qui dirige mon cerveau mais ce sont mes yeux ! »

Sur ce, je me servis une bonne rasade de ce vin béarnais que je découvrais. Là, se rendant compte de son outrecuidance, cet aristo *proustien* s'excusa sur le champ. Et là après lui avoir signifié que cela n'avait aucune importance vu le lieu et le contexte, il fit arrêter tous ce groupe de randonneurs de luxe pour leur expliquer combien mon choix était judicieux, tant ce cirque pyrénéen était une bénédiction pour un œil averti.

Après avoir dégusté le paysage offert, et après m'avoir promulgué moult remerciements pour cette découverte d'un plaisir ignoré par ces sportifs chamarrés de la course en moyenne montagne, ils reprirent en rythme leur pèlerinage vers le Xoldoko. J'entamai alors en paix mon ravitaillement en réfléchissant aux anciennes dérives totalitaires de mes amis ou de mon ex. Toutes les hérésies propagées par la folie fascisante de droite comme de gauche, Victor, Marcel avec des guillemets, Juan et même Elsa à une certaine époque, étaient là pour le démontrer. Depuis ma défaite idéologique face à la hyène de Belzunces et ses affidés philosophiques, j'essayai de devenir un sociologue débutant de l'école béarnaise de notre maître à tous, Pierre Bourdieu que je commençai à peine à découvrir.

J'avais trouvé deux livres abandonnés sur une étagère du Mobil-Home : *Langage et pouvoir symbolique* et *Ce que parler veut dire*. Pour essayer de faire un lien avec ces baratineurs du vide, dont je faisais aussi partie, il fallait que je les lise pour me débarrasser de mon ancien statut des certitudes avérées par un métier d'esbroufe.

Je me resservis abondamment une dernière rasade de vin afin de retrouver une concentration maximale avant d'aborder au mieux ma descente vers le fleuve de la liberté historique ou mortuaire, la Bidassoa, car je n'oubliais pas Juan m'avait demandé d'essayer de repérer les passages de la famille Laruna dans les parages. Fleuve apaisé que l'homme, stupide, avait rendu meurtrier. Et c'était encore le cas de nos jours avec ces hommes que tout le monde appelle " migrant " alors que nous sommes tous des migrants depuis la nuit des temps !

Au col d'Osin, je décidai de changer d'orientation, je remontai à présent vers l'Azkopé pour deux raisons. Je voulais visualiser une des voies du réseau Comète et aussi la possible fuite de la famille de Kepa car il me semblait que tout le monde avait emprunté ces passages. Moi, je traversai l'histoire en homme libre !

Plus loin, plus bas, Alex et Juan m'avaient indiqué une stèle à photographier. Comme j'avais picolé le bonheur, j'avais fait gaffe dans la descente de l'Azkopé particulièrement engagée.

A présent, que je marchais sur du plat pour rejoindre la rive du fleuve, je m'arrêtai pour consulter mes notes que j'avais griffonnées sur mon carnet de bord.

Alex m'avait expliqué qu'**Antoine d'Ursel** un des responsable du réseau Comète en Belgique et le sous-lieutenant **James F Burch** (copilote d'un B17) furent surpris par le fleuve déchaîné. Ils périrent noyés dans la nuit du 23 au 24 décembre 1943. Terrible ! Je finis par tomber sur les stèles qui racontaient cet épisode dramatique.

Un double sentiment m'envahit devant ces silhouettes figées pour l'éternité. D'un côté, j'étais horrifié par le drame vécu par les deux hommes qui allaient mourir à quelques pas de la liberté et de l'autre, j'étais content de découvrir ce site indiqué par Alex et aussi par Juan qui validait mes progrès en matière d'orientation. Rassuré, je remontai sur le long du sentier du réseau Comète parfaitement balisé des deux côtés de la frontière. Certes en retrouvant la voiture, j'étais fourbu mais j'étais heureux car j'avais réalisé la boucle historique que j'avais conçue moi-même. .

De retour au Mobil Home, j'appelai Noémie pour lui raconter. Elle me demanda :

« Tu rentres direct samedi ou tu passes par Ordoki ?

– Non, je passe d'abord voir les " *gauchos* ". Je dois rendre les cartes à Juan et les clefs du Mobil Home à Elsa. Je voulais aussi faire un point avec le boss pour mes prochains articles.

– C'est parfait, je vois que tu t'éclates dans ton nouveau métier. Tu arrives à joindre l'utile à l'agréable. Et la *caillasse* ne te manque pas trop ?

– Ma seule pépite d'or, tu la connais bien, n'est-ce pas Noémie ? Non, ce qui me passionne à présent, c'est la marche dans l'histoire moi qui était une véritable buse dans ce domaine. Au-delà de ces changements radicaux, il faudra que je t'emmène découvrir ces lieux magiques à la morte saison ...

– Et demain tu as décidé de ton programme ?

– Oui, je vais sur Saint Jean-de-Luz par la corniche à pied. Et je pousserai certainement pour situer le point de départ de ce réseau.

– Super, tu devenu un sacré reporter à présent. Juan a eu raison de t’embaucher.

– Merci ma chérie, pour toi tout va bien ?

– Pas de problèmes, les anciens un peu lourdingues sont partis et les nouveaux sont adorables. Et Marcel s’est mué en véritable agent de l’office de tourisme du coin. Quant à Victor, on a droit à sa litanie habituelle sur son paltoquet préféré mais je n’interviens plus, je le laisse s’éteindre car lui-aussi est adorable avec les clients ! Fini ton boulot et à bientôt. Bises. »

Le lendemain, je décidai de suivre le chemin du littoral mais une terrible averse me surprit au sommet de la colline Sainte Barbe brouillant définitivement l’horizon en engloutissant une fois n’est pas coutume la digue de l’Artha.

Mon demi-tour m’obligea à mes réfugier au camping, j’étais trempé comme une soupe et rien ne disait que le temps allait se lever. Après m’être préparé un repas made in *Donibane Lobitzun* à base de chipirons, je commençai à penser à mon article puisque les éléments météorologiques m’y obligeaient, et puis Juan m’avait retenu une plage pour le prochain numéro.

Alors Comète, Semprun ou Guernica ?

Ou si l’on préfère Jorge Semprun, Kattalin Aguirre et Fiorentino Goicochea ou Picasso et George Steer ?

Federico Sanchez était un auteur trop complexe à raconter pour un néophyte trop éloigné du niveau historique des Gonzalo, Lopetegui ou des Laruna.

Quant au réseau Comète, j'ai hésité car j'avais trouvé une superbe BD dans le Mobile Home mais là-aussi j'avais trop de lacunes sur les sites au départ de Ciboure, des gares de Dax ou de Bayonne. Et puis beaucoup de monde avait déjà écrit sur ce réseau, ce n'est pas ma courte balade d'hier qui m'allait me révéler les clefs de la complexité.

Je décidai d'écrire mon article sur Guernica car j'avais réussi à interpréter les faits horribles du 26 avril 1937. Et j'avais bien l'intention d'y retourner en journaliste accompagné d'un historien *ad hoc* comme Alex ; il me l'avait promis.

Et Elsa me donnerait un coup de main pour la rédaction, j'en étais certain. Soudainement sans crier garde, l'ancien petit commercial besogneux, redevint un définitif citoyen du monde pacifiste en diable.

Je tuai sur le champ, l'ancien militaire de l'illusion patriotique qui venait enfin de comprendre que la peste brune bien française avait déjà envahi les bancs de la démocratie français ou si l'on préfère comme me l'avait si bien expliqué Marcel et Victor, celle de 1789 ! De plus comme Kepa, était un incondtionnel de **Ken Zazpi** et de **Idi Bihotz** qui avaient magnifiquement chanté ce drame, Guernica serait le thème de mon prochain sujet ! Kepa me les avait conseillés.

Et j'en eus la chair de poule en écoutant et en réécoutant à fond le bombardement des nazis sur mon micro portable.

Quant au " Guernica papier ", j'allais reprendre l'album de Bruno Loth, pour lire les dessins tellement expressifs puisque je ne comprenais pas un seul mot d'espagnol. J'étais heureux, point à la ligne ; ..., je remerciais Juan d'avoir transformé un banal commercial en un journaliste.

Alors pour éviter de pleurer, je décidai de rejoindre la quiétude et l'apaisement que me délivrait cet anonyme Mobil Home taoïste des cousins des Laruna, mais je me mis à pleurer ...

Quelques mois plus tard. Coup de téléphone, une réservation de gîte.

« Noémie, c'est certainement pour toi !

– Et tu ne peux pas te lever pour décrocher ? Je croyais que nous étions une nouvelle invention sociale et commerciale en devenir ?

– Décroche au lieu de faire de la sociologie à deux balles.

– Allo, oui, bonjour monsieur, je vous écoute !

– Bonjour madame, je voulais savoir si vos gîtes sont ouverts en octobre ?

– Je dois vous avouer que nous n'avons aucune expérience à ce sujet puisque nous venons d'ouvrir. Mais il n'y a aucun souci, il faut bien couvrir l'arrière-saison, vous êtes le bienvenu.

– Je viens aussi avec mon épouse !

– Parfait ! Le dossier de réservation, je vous l'envoie par La Poste ou par mail ? ... Par courrier, ok, vous me donnez toutes vos coordonnées si cela ne vous dérange pas ? ... Je note ? Et les dates donc du ... au ... ?

- Du 7 au 20 octobre de cette année, c'est jouable ?
 - Pas de soucis. Je vous envoie le tout mais rappelez-moi votre nom et votre adresse, s'il vous plait ? ... votre numéro de portable si jamais il y a un bug ?
 - François Laruna, rue des lauriers, ... !
 - C'est drôle, Laruna, ce nom me dit quelque chose ! Vous avez un lien de parenté proche ou lointain avec Kepa Laruna ?
 - Oui, c'est mon fils. C'est lui qui m'a conseillé de vous contacter.
 - Incroyable ! Julien, arrive de suite c'est important !
 - J'arrive !
- Noémie me tendit le téléphone fixe.
- Oui, j'écoute ?
 - Julien Hélias ?
 - Oui ! A qui ai-je l'honneur ?
 - François Laruna...
 - Ça alors, je dévore vos ... tes carnets en ce moment, c'est passionnant... Et vous venez vous voir ? ... Super !

Après cette annonce faite à Noémie, je lui redonnai le portable pour qu'elle note toutes ces infos. Et je commençai à lister toutes les questions que j'allais poser aux Laruna ...

Fin